Bernard OBADIA

SEANCES

Radiophonie

© Bernard Obadia *Séances*, Radiophonie

1

Dans la rue.

Sam et une Passante.

Bruits urbains, voix croisées. Une vague rumeur de cour d'école monte et décroît.

SAM — Madame, s'il vous plaît, la rue de Berlin ?

PASSANTE — La rue de Berlin… ?

SAM — Oui, le numéro 5.

PASSANTE — Vous êtes sûr que c'est dans le quartier ? Rue de Berlin ?…

SAM — Je cherche le cabinet d'un docteur…, le docteur Zorphème, exactement.

PASSANTE, *pensivement* — Le docteur Zorphème… Rue de Berlin… Allons, allons. Ça fait plus de trente ans que j'habite le quartier, je n'ai jamais entendu parler de cette rue ni de ce docteur ! Vous êtes sûr ? *Temps. Puis en exprimant une soudaine anxiété.* Pourquoi vous me regardez comme ça ?

SAM — Comment ?

PASSANTE — Vous avez bien entendu ! !

SAM — J'vous regarde J'regarde une personne chaque fois que j'attends une réponse. C'est ce qu'on fait d'habitude, non ?

PASSANTE — "C'que vous dites !"

SAM — Qu'est-ce qui vous prend ?

PASSANTE — NE M'APPROCHEZ PAS ! !

On entend les pas de la dame se transformer en course.

SAM — Une folle-dingue. J'm'en sortirai pas aujourd'hui… La secrétaire m'a bien dit au téléphone. Entre le Boulevard Magenta et la place des Espérides. Peut-être par là…

Les bruits urbains reviennent au devant de l'écoute, plus forts, plus distincts, comme habillés de nouvelles couleurs sonores.

© Bernard Obadia *Séances*, Radiophonie

2

Le cabinet de Zorphème.
Sylvia et Zorphème

SYLVIA, — Monsieur, la bassine d'eau chaude.

ZORPHEME — C'est chaud, au moins ?

SYLVIA, *appuyant sur chaque mot* — Il n'y a pas plus chaud !

ZORPHEME — Sylvia…, j'ai du mal à vous répéter cela, mais veillez chaque fois que vous franchissez ce lieu à frapper avant d'entrer.

SYLVIA*, sur un ton ironique et toujours en appuyant sur chaque mot* — Monsieur pourrait alors m'expliquer comment frapper à une porte quand on tient entre ses mains une bassine d'eau brûlante !

ZORPHEME, *d'une voix déformée et cinglante* — ET LES PIEDS ?

SYLVIA — C'est votre affaire, Môôôsieur !

Elle claque la porte en sortant.

ZORPHEME — Freu**iiid** ! Je l'éconduirai, un jour et définitivement ! Elle se croit indispensable, la pétasse. Non, c'est pas une pétasse, Sylvia ! "Pardonnez-nous Seigneur si je vous ai offensé ! Que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive sur la terre comme dans mon cabinet." Freu**iiid** ! Mais mon bain de pieds va refroidir. Viens ici, bassine ! Viens !

On l'entend manier la bassine d'eau en soufflant lourdement. Il claque l'élastique de ses chaussettes avant de se déchausser, tout cela sous le souffle bruyant qui semble provenir des profondeurs de sa cage thoracique. Tous ces efforts sont immédiatement suivi par un bruit de fessier frétillant sur le cuir d'un fauteuil.

ZORPHEME, *dans des expirations d'extase* — Ahiii Ma… Ahiii Ma…# Ah…Que c'est bon ! Freu**iiid**, que c'est bon ! Comment j'ai pu attendre si longtemps ? J'ai des pieds parfaits… Oui…, je l'ai toujours pensé… Ils sont magnifiques, surtout le droit. Quelle noblesse. Personne dans mon entourage ne présente une cambrure aussi parfaite. Même pas dans la famille, Non… Et si l'hérédité était une farce ? Freu**iiid** ! Un jour j'installerai dans la salle d'attente un moulage de celui-là… Ou peut-être de celui-ci?… J'sais pas ? En évidence… Un signe de plus. Il n'y en aura jamais assez, là-bas. Freu**iiid** ! Rien ne me donne plus de bonheur que ces bains de pieds… Qui restent-ils aujourd'hui ? *On l'entend tourner les pages d'un volume important.* Ah oui, quatre, cinq et le nouveau. J'espère que c'est un cas intéressant. J'en ai assez des dames-pipi-au-lit et des monsieur-maman-moi ! M'angoissent… *Dans un souffle* Freu**iiid** ! que c'est bon. Ya qu'ça ! Ya qu'ca d'vrai… Sylvia. Elle peut pas entendre… Pourtant, depuis le temps que je lui répète que c'est bon. Ah… Ahiii Ma… Ahiii Ma…

Son souffle d'extase se perd dans les clapotis de l'eau.

© Bernard Obadia *Séances*, Radiophonie

3

Le Hall du cabinet de l'analyste.
Sylvia, Edouardo

Carillon. Pas sur le parquet. Serrure claquée. Porte tirée.

SYLVIA — Monsieur.

EDOUARDO, *entre ses dents* — J'ai rendez-vous avec le Docteur Zorph**ÈNE** *(faire entendre le "haine" de Zorphaine)*

SYLVIA — Zorph**ÈME** ! **(Zorphaime)** Vous ne savez pas lire ? ! Entrez ! Vous êtes Monsieur ?…

EDOUARDO — Hein ?

SYLVIA, *sur le ton d'une confidence.* — Votre nom?... Vous vous souvenez de votre nom, au moins ?

EDOUARDO — Ha oui ! GONGRYP, Edouardo

SYLVIA — Armée-armée.

EDOUARDO — Hein ?

SYLVIA, *on entend des pages tournées.* Vous êtes attendu à 20 h !

EDOUARDO, *bas* — Je suis un peu en avance.

SYLVIA — Suivez-moi. *On entend des pas suivre d'autres pas puis s'arrêter ; une porte de placard est tirée.* Déposez vos chaussures ici.

EDOUARDO — Comment ?

SYLVIA, *ferme* — Vous avez compris ! Regardez, vous avez une place là. Allez, déchaussez-vous.

EDOUARDO, *entre ses dents* — J'enlève mes chaussures ?…

SYLVIA — Comme les autres !

EDOUARDO, *ton résigné* — Oui-Madame.

Bruit furtif de chaussures maniées.

SYLVIA — Suivez-moi !

EDOUARDO — Vous non plus… Vous n'êtes pas chaussée.

© Bernard Obadia *Séances*, Radiophonie

A nouveau, on perçoit des bruits de pas glissants sur le parquet. Dès que la porte de la salle d'attente est poussée survient le ronronnement d'un appareil. D'ailleurs, ce lieu sera chaque fois singularisé par ce bruit de fond mécanique.

4

La Salle d'attente.

Judith, Jacques, Edouardo.

Le personnage de Judith doit être représenté en perpétuelle excitation. Judith est aussi inattendue que les paroles qu'elle livre…

JUDITH, *triomphante* — Un nouveau !

JACQUES — Vous n'avez pas besoin de crier comme ça, enfin…

JUDITH, *d'une voix de fumeuse* — J'vous cause PAS ! !

JACQUES — Taisez-vous !

JUDITH— Vous n'arriverez pas à parler, aujourd'hui? Je le dis, MOI !

JACQUES — Assez !

JUDITH — J'vous cause pas'VOUS !. *Temps.* Mais c'est qu'il a de belles chaussettes le nouveau : Anne Verlet ? Christian Jaccard ? Néophyte Borme ? Ou des C & A, parme-vatican ?

JACQUES — Taisez-vous Judith, vous êtes insupportable !

JUDITH, *vive* — Ne m'appelez pas ! Jamais !

JACQUES — Ha, Ha…

EDOUARDO — Qu'est-ce vous prend ?

Silence. Au bout d'un moment on entend d'une voix susurée.

JUDITH — Hé…, pssitt…, vous !, oui, vous ! A quelle heure vous passez ?

EDOUARDO — Et vous ?

JUDITH — C'est moi qui pose les questions, ici.

EDOUARDO — Quoi ?

© Bernard Obadia *Séances*, Radiophonie

JUDITH, *sur le ton d'une confidence* — *"* Répondez sans réfléchir."

EDOUARDO — 20 h…

JACQUES — Laissez-le, vous ne voyez pas que c'est la première fois ?

JUDITH — J'vous cause PAS !

JACQUES — Chutt…

JUDITH — Vous ne direz rien, aujourd'hui, je le prédis !

JACQUES — Vous me fatiguez, Judith.

JUDITH — Pas de familiarité, vous ne savez pas à qui vous parlez !

JACQUES — Oh que si !

JUDITH — Chutt !

JACQUES, *ton persuasif de l'hypnotiseur* — Et si vous faisiez un rêve, Judith ? Regardez-moi dans les yeux, oui là, au fond des yeux… Vous dormez, vous dormez d'un sommeil profond Judith, si vous m'entendez, remuez la tête…, c'est bien Judith, dormez profondément…

EDOUARDO, *entre ses lèvres* — Maman, maman.

Silence. Au bout d'un moment on entend un souffle haché puis une sorte de doux ronflement.

EDOUARDO, *chuchotant* — Elle s'est endormie ?

JACQUES, *d'une voix lasse* On ne sait jamais…

EDOUARDO — Comment ?

JACQUES — Qui vous dit qu'elle dort ?

EDOUARDO — Ah bon… *Temps.* Mais là, qu'est-ce que… Comment vous avez fait ? Heu… Vous lui avez dit, heu… Comment vous…

JACQUES — Rien qui ne puisse être explicable. un vieux pouvoir occidental, commode en temps de crise

EDOUARDO — Ah… *Temps.* A quelle heure elle passe ?

JACQUES, *voix de présentateur à la télévision* "Bonne question ! Merci de me l'avoir posée" *Il reprend sa voix.* Elle ne passe jamais, elle est LA…

EDOUARDO — Ah… *Entre ses lèvres.* Maman... *Silence puis sur un ton craintif.* Monsieur...

JACQUES — Quoi encore ?

EDOUARDO — A quelle heure vous passez ?

JACQUES — Je suis prévu à 19h30, normalement… Mais on ne sait jamais à quelle heure on passe ici. Jamais…

EDOUARDO — Ah Bon. *Temps.* Il est drôle ce médecin…

JACQUES, *mystérieux* — Ce n'est pas ce que je dirais…

EDOUARDO — Ah bon… *Temps.* Vous aussi vous avez laissé vos chaussures dans le placard ?

JACQUES — Humm

EDOUARDO — On est trois et il y a plein de chaussures dans le placard…

JACQUES — Y en a qui les oublies et puis vous ne pensez pas à celui qui est là-bas…

EDOUARDO— Hein ? *Temps.* Qu'est-ce vous avez dit, au juste ? *Silence.* Regardez…, elle bouge…

JACQUES — Ouais…, elle bouge encore…

Temps.

EDOUARDO — On n'entend rien, d'ici…

JACQUES — Attendez…

EDOUARDO, *dans un souffle et sous l'emprise d'une soudaine inquiétude.* Je ne sais pas si je vais rester… Je ne sais pas… Regardez !

JACQUES — Quoi ?

EDOUARDO — Elle remue les lèvres, comme si elle parlait…

JACQUES , *ton blasé* — Elle parle même quand elle s'assoupit.

EDOUARDO — Vous la connaissez bien ? Je crois qu'elle répète la même phrase en boucle, non ?

JACQUES — Demandez-lui pour voir !

EDOUARDO — Non, j'ai peur ! Je m'en vais.

On entend un corps s'arracher du fauteuil.

JACQUES, *très calme* — Ici, personne ne vous retiendra.

EDOUARDO — Pourquoi vous dites ça ?

Soudain la porte de la salle d'attente est poussée.

ZORPHEME, *à Jacques* —Venez, bien cher…

JACQUES — Vous voyez… *Sur un ton emphatique.* "Judith, tu te réveilleras quand j'aurais franchi la porte étroite."

Zorphème et Jacques sortent. Edouardo s'effondre sur le fauteuil.
Sept notes de piano, frappées

5

Dans la rue.
Sam

D'autres bruits urbains. Voix d'enfants s'interpellant.

SAM, *parle en marchant et sur un rythme de parole qui l'essouffle* — SAM, SAM…, on m'a bien dit cette place ou cette autre. Fou'Dieu ! J'veux pas arriver en retard !, y croirait que j'suis pas sérieux. Pour la première… Vous connaissez pas par hasard, la rue de Berlin ? Et Zorphème, ça vous dit rien ? *Temps et comme en lui-même.* "S'il m'entendait ?…" Vous aussi vous m'regardez d'un drôle d'air ! Si-si, j'vous assure ! Il est avec vous. Il a peur, j'le sens, surtout quand je m'approche de vous. Ouais.… Vous z'ennuyez pas à la fin, là sur votre banc. Qu'est-ce que vous regardez, au juste ? Les autos, là-bas ? Y a qu'elles qui bougent et puis ceux qui marchent. Non moi, c'est la rue de Berlin, vous comprenez. Cette rue, à la fin, elle marche dans ma tête, c'est elle qui se défile. Ouais, ouais. Fou'Dieu ! *Long silence.* S'ils savaient ce que j'ai à dire. Mais, non ! Et ils sont là à attendre que l'élan arrive, que ça s'réveille par en-dessous. Mais non ! Rien ! Rien que des traces qu'on fourgue à l'envi, qu'on traîne… Déranger, maudire, se surseoir, accumuler de la force et repartir jusqu'au moment où on peut plus avancer. Et ceux-là au fond, ils regardent toujours. Que pourraient-ils faire d'autre , Hein ? Hier soir, il y avait un ciel baigné d'étoiles mais aucune ne rencontrera une autre. Jamais. S'ils savaient combien d'effort il faut pour tenir debout. Pire, la tête haute. Rien que la tête haute. Ouais. Fou'Dieu ! . Elle est partie, même au petit elle n'a n'a pas parlé. "C'est d'votre faute, qu'on m'a dit. Vous n'avez pas fait c'qui fallait faire !" Mais qu'est-ce qui fallait faire ? Qui sait chaque fois, c'qui faut faire dans toutes les situations critiques. L'exception ! La ville entière est menaçante. Et moi qui croyait me défaire des conseils, les appliquer aussi… Couche sur couche… Mais non, SAM ! De quoi ils parlent quand ils ouvrent la bouche. Pas de toi ! De loin je vois leurs lèvres remuer, mais…Et cette ville entière qui ressemble à son image. Rien ne la distingue plus ! Que ces hordes qui entrent, s'arrêtent, versent dans l'indifférence, se rétractent, sentent autour et reculent. Ils croient avancer et ils ne font que dégager le chemin. S'ils savaient… Quoi ça sert ? Dis un peu !

Silence. Ils sont toujours là : attentifs, précautionneux, se demandent même quand ça va s'arrêter ? Mais non ! La rue de Berlin, c'est peut-être là-bas ? Ils n'écrivent pas les noms partout.

Les bruits urbains augmentent puis s'éloignent.

6

La salle d'attente.
Edouardo, Judith

Et toujours le bruit de l'appareil.

EDOUARDO, *dans un souffle* — Qu'est-ce que je fais là qu'est-ce que je fais là ? Non-Non, j'peux pas.

JUDITH— NE BOUGEZ PAS !

EDOUARDO, *apeuré* — Maman ! Ah ! Mais vous dormez plus !

JUDITH — Qui sait ? Vous avez chaud ?

EDOUARDO — Oui.

JUDITH — Faut pas vous mettre dans cet état, mon chéri.

EDOUARDO — Ah, laissez-moi, tranquille !

JUDITH — Venez près de moi.

EDOUARDO— Qu'est-ce qui vous prend ?

JUDITH — Ne tremblez pas comme ça.

On l'entend se déplacer.

EDOUARDO — Quoi ? Ne me touchez pas !

JUDITH — Je vois…

EDOUARDO, *agressif* — Qu'est-ce que vous voyez ? Taisez vous ! Vous ne savez pas pourquoi je viens !

JUDITH — Personne ne sait ! Personne ! Après, peut-être ! Et encore… C'est ça, ne dites plus rien…, laissez-en pour après… C'est… Vous me rappelez… Non…

EDOUARDO — C'est vous qui passez, après ?

JUDITH — Non, mon chéri.

EDOUARDO — Ne m'appelez pas "mon chéri" ! C'est vrai que vous êtes insupportable ! Mais vous avez vos chaussures, vous !

JUDITH — Ah, ah, ah…

On entend la porte s'ouvrir brutalement.

ZORPHEME, *s'éclaircissant la voix* — Monsieur Edouardo Gongryp.

EDOUARDO — Moi ? Déjà !

Sept notes de piano frappées.

7

Le cabinet de l'analyste.
Edouardo et Zorphème

Durant toute cette scène, le docteur ne va pas se départir de son calme ; c'est d'une voix grave et sur un ton extrêmement lent et maîtrisé qu'il "s'exprimera". Alors qu'en face, "à côté", Edouardo bousculera ses phrases. Il s'agira donc d'opposer deux postures langagières : une première qui va s'enclencher sur une écoute, la seconde sur une demande…

ZORPHEME — Asseyez-vous, monsieur.

Silence. Au bout d'un moment, on l'entend penser. A l'écoute, on distinguera une voix étrangement grave.

EDOUARDO — "Qu'est-ce qu'il a à me regarder comme ça, celui-ça" ? C'est ça un psychanalyste ? Et il s'est déjà assis ! L'incorrect ! C'est une tache de vin qu'il a sur le front ? *Temps.* Il me semble que je l'ai déjà vu quelque part… A "Dessinez, c'est gagné", peut-être ? Non. *Temps.* EDOUARDO, qu'est-ce qui faut faire ? "

ZORPHEME — Je vous en prie, Monsieur.

Silence.

EDOUARDO, *voix de la pensée* — " Il arrête pas de me regarder. Comment fait-il pour soutenir ce regard comme…"

ZORPHEME — Prenez place.

EDOUARDO — Quoi ? *Silence puis Voix grave de la pensée.* "Il doit porter des lentilles pour fixer comme ça… Mais non…, on ne porte pas des lentilles avec des lunettes."

ZORPHEME — Humm *Temps.* Vous ne voulez pas vous asseoir ?

On entend un fauteuil se vider de son air. Silence.

EDOUARDO — Oui bien sûr…

ZORPHEME — Je vous écoute…

EDOUARDO — Parler…, c'est ce que vous attendez, non ?

ZORPHEME — Vous êtes venu pour ça…

EDOUARDO, *avec effort* — Et si c'était pas ça ? Non ! Heu… Je ne sais pas comment dire… Heu… J'arrive plus à tenir sur… Je ne sais pas… Oui… C'est difficile à expliquer, ce sera trop long. L'autre avant, il est pas rester longtemps. Je reviendrai ! *Il se dresse brutalement.*

ZORPHEME — Restez où vous êtes.

EDOUARDO — C'est vous qui dites ça !

ZORPHEME — Là.

EDOUARDO, *sur un ton de défi* — Si je veux ! ! Et puis ne me regardez pas comme ça !

ZORPHEME — Reprenez place…

EDOUARDO, *dans un souffle* — Je ne sais pas pourquoi je suis venu…

ZORPHEME, *très lentement* — On ne vient pas ici pour rien…

Silence.

EDOUARDO — Vous devez avoir raison, vous… C'est vous qui savait… Oui… C'est un drôle de truc… C'est avec ma femme… Elle m'a conseillé de venir. Je n'ai plus aucun plaisir… Ça ne me plus fait rien… Elle non.

Temps.

ZORPHEME — Oui.

EDOUARDO — Oui Oui Oui. Attendez ! Laissez-moi parler, tout de même ! Heu… Voilà. Enfin…, je suis bien avec elle… Mais AVEC ELLE je ne n'ai plus de plaisir.

Temps.

ZORPHEME — Vous dites : "avec elle"

EDOUARDO — Oui, "avec elle". J'ai essayé ailleurs, bien sûr. J'AI UNE AMIE, ELLE S'APPELLE, MICHELE ! C'EST DIFFICILE ! JE L'AIME ! Vous pouvez pas comprendre. Non, ce que je veux dire… Nous avons deux enfants, mais… heu… Je ne peux plus avec ma femme !

ZORPHEME — Tout d'un coup ?

EDOUARDO — Non, ça fait longtemps… Enfin… Comment dire ? Depuis qu'on est revenu d'Italie. *Se met à chantonner.* "Capri, capri, c'est fini et dire…" J'déconne. Oui, depuis notre… Avant, non !

Temps.

ZORPHEME — Parlez-moi un peu de ce voyage…

EDOUARDO — Du retour… ? C'est dans le train, ouais c'est ça… On avait fait les riches, on avait loué un wagon-lit. C'était beau. Tout seul dans un compartiment, rien que pour nous. Depuis cette nuit… Après plus rien n'allait. Oui… Je ne sais pas comment faire ?

ZORPHEME — En avez-vous parlé avec votre "femme" ?

EDOUARDO — Bien sûr ! C'est elle qui m'envoie. **Tu**… heu, **vous** comprenez ? Excusez-moi !… Non, non, je n'ai pas eu la force. Je ne sais pas comment faire. Qu'est-ce que vous pouvez faire pour ça, VOUS ? J'vais exploser ! *Il se réfugie dans un silence puis élève le ton.* Je vous parle ! Un ami m'a dit : "Si lui il te prend, c'est que ça va mal. " Il m'a dit que vous étiez plein de monde. Qu'on attendait des mois pour avoir un rendez-vous… Il disait n'importe quoi, n'est-ce pas. Dès que j'ai appelé, votre secrétaire m'a donné un rendez-vous. C'est vrai ce qu'il disait ? Dites-moi vous…, vous…, vous pouvez me soigner ? J'veux pas lui faire de la peine !

Temps.

ZORPHEME, *libérant le fauteuil* — Réfléchissez à tout ça et revenez demain à la même heure.

EDOUARDO — Quoi ? Vous dites ça comme ça. En plus vous vous levez. Vous m'avez rien dit. J'sais même pas le prix de… Mais vous portez des chaussures, VOUS !

ZORPHEME — J' vous attends demain, à la même heure…

EDOUARDO — Je ne sais pas si je reviendrai.

ZORPHEME, *ferme et sûr*— A demain, Monsieur.

La porte du cabinet est claqué

EDOUARDO*, à Sylvia* — Ah vous êtes là, vous ! Il est pas bien votre patron ! J'veux mes chaussures !

SYLVIA, *pincée* — Je vous en prie…

Bruits de talon sur le parquet pendant qu'Edouardo se chausse prestement.

© Bernard Obadia *Séances*, Radiophonie

§

Dans la rue.

Edouardo, Michèle et Sam

EDOUARDO, *voix grave de la pensée, les phrases se bousculent en lui.* — "J'vous attends demain à la même heure." Pas bien l'mec ! S'impose. M'a même pas demandé si j'étais libre. Qu'est-ce qu'il croit ? Il avait un drôle de regard, sûrement une déformation de la rétine. Le fourbe ! Et l'autre folle de la salle d'attente ! Ah ! Encore ces foutues vertèbres. Elles me tiennent plus ! On m'a opéré pourtant. C'est maman qui me l'a dit. Elle doit confondre avec Lucien. Non. Et les chaussures. C'est pour avoir les idées claires aux pieds. Edouardo tu déconnes !… Dans quel bar, elle m'a dit ? Non…, elle est pas dans celui-là. Quand elle a pu arriver à l'heure à un rendez-vous ? Quand ? Michèle aussi, elle a une drôle de façon de me regarder. J'me suis jamais habitué. C'est dans ce bar ? Je sais plus… Non c'est l'autre au fond. Ils sont en vitrine ou dans un aquarium…" *Bruit d'une foule dans un stade sur un vent tournoyant. Voix qui s'adresse, voix de l'interlocution.* Je croyais que tu étais à l'intérieur !

MICHELE — J'arrive à peine. Alors ?

EDOUARDO — Hein ?

MICHELE — Edouardo !

EDOUARDO — J'ai pas pu…

MICHELE — Où tu étais, j'ai appelé à ton bureau ?

EDOUARDO — Où j'étais… *Dans un souffle.* Si tu savais… J'ai pas encore parlé à ma femme. J'ai pas eu l'occasion. J'tassure ! Y avait les enfants.

MICHELE, *nerveuse* — On arrivera à rien. Tu ne lui parleras jamais !

EDOUARDO — Ne dis pas ça, j'ai eu mon compte, déjà.

MICHELE — Quoi ?

EDOUARDO — Tu ne peux pas comprendre.

MICHELE — Tu as insisté pour me donner rendez-vous dans ce quartier à fric.

EDOUARDO, *en même temps* — Ça m'arrangeait

MICHELE — Et c'est pour me dire ça !

EDOUARDO — Laisse-moi un peu de temps, encore…

MICHELE — Non, plus rien ! J'ai trop attendu ! Tu me fais penser à mes clients.

EDOUARDO — Moi, je te demande pas de lettre !

MICHELE — "Mes clients", ils viennent pour que j'écrive à leur place.

EDOUARDO — C'est fait pour ça un écrivain public, non ?

MICHELE — Exactement, tu me fais penser à eux.

EDOUARDO — Et alors ! ?
Temps.
MICHELE — Pourquoi tu m'as donné rendez-vous dans ce bar ?

EDOUARDO — C'était commode !

MICHELE — Tu avais un rendez-vous professionnel ?

EDOUARDO— De quoi tu parles ?

MICHELE — Pour qui je parle !

EDOUARDO — Non !

MICHELE — Restons-en là, ça vaut mieux.

EDOUARDO — Toi aussi.

MICHELE — Quoi ?

EDOUARDO — Je ne pourrais pas vivre sans toi !

MICHELE — J'ai déjà entendu ça quelque part.

EDOUARDO — Assez de me comparer à tes clients.

MICHELE — On ne parle pas impunément. J'ai appris ça depuis que j'écris pour les autres.

EDOUARDO — Si tu savais où j'étais avant de venir…

MICHELE — Pas la peine ! A la maison, devant ta famille ? Transi par la peur du reproche, une main posée sur la tête de tes enfants, en train de les bénir.

EDOUARDO — Michèle !

MICHELE — Je sais, faut pas parler des enfants. Ils te font mentir tout le temps. Reste avec ta femme, c'est mieux !

EDOUARDO, *dans un souffle d'accablement* — Tu ne sais pas de quoi tu parles Je sais que… J'ai cru que je pourrais m'arranger… C'est trop tôt… Laisse-moi le temps d'en parler.

MICHELE — Ce temps est passé. J'ai trop attendu… Après les mots sont incertains…, tiennent sur des édifices fragiles… Ne vois-tu pas ce que nous faisons depuis le début… On s'arrange… Tu crois que ça peut durer indéfiniment. Non, non… J'en ai assez d'être un passager clandestin.

EDOUARDO — Tu dis ça, encore !

MICHELE — A la fin…

EDOUARDO — Michèle…

MICHELE — Plus besoin de dire que tu vas partir ! comme les autres…

EDOUARDO — Non.

MICHELE — Ne me touche pas !

EDOUARDO — Ne parle pas fort, il y a du monde !

MICHELE — Et alors, qu'il regarde ! *A la cantonade.* Vous pouvez voir, Monsieur. On répète…

EDOUARDO — Tais-toi !

SAM — Qu'est-ce que vous dîtes ?

EDOUARDO, *bas* — Rien. Michèle…, Michèle on est ridicule.

MICHELE — Tu crois ?

EDOUARDO, *bas* — Tu me fais peur…

On entend des pas s'activer, se multiplier.

MICHELE — Ne me suis pas !

EDOUARDO — Michèle ! Michèle, je t'en prie… Mais où est-elle ?

Long silence mêlé à des bruits de vêtements froissés, de véhicules qui s'éloignent, d'un tramway qui fend l'air.

SAM, *de loin* — Vous n'allez pas rester comme ça, au milieu de la rue ...

EDOUARDO, *reniflant* — Laissez-moi tranquille.

SAM, *délicatement et tout en se rapprochant* — Tenez, il me reste un mouchoir en papier. *Temps.* C'est dangereux, ne restez pas, au milieu de la rue, monsieur… Vous ne connaissez par hasard, la rue de Berlin ?

EDOUARDO — Laissez-moi…

SAM — Vous pleurez…

EDOUARDO — Laissez-moi, tranquille, vous ne voyez pas…

SAM — Ça revient au même. Toujours…

Temps.

EDOUARDO — Qu'est-ce que vous faîtes ici ?

SAM — Et vous ?

Silence. Sept notes de piano, frappées.

9

Le cabinet de l'analyste.
Zorphème, Clara.

ZORPHEME — Alors mon petit ?

CLARA — Monsieur, je n'ai plus aucune raison de venir ici.

ZORPHEME — Dans ce cas ne venez plus.

CLARA — C'est dure de vous quitter !

ZORPHEME — Dans ce cas, revenez demain.

CLARA — Non, pas demain
Elle claque la porte. Pas sur le parquet. Deux corps se déplacent de concert. C'est alors que Zorphème rencontre un Père

ZORPHEME — Qu'est-ce que vous faites là ?

UN PERE, *obséquieux* — Je ne sais pas… Votre secrétaire a disparu, je voulais…

ZORPHEME — Entrez là.

UN PERE — Merci. Vous êtes Monsieur le Docteur Zorphème ?

ZORPHEME — Asseyez-vous.

UN PERE, *obséquieux* — Nous sommes très heureux de faire votre connaissance. On m'a tant parlé de vous. Nous vous remercions de bien vouloir nous recevoir… Nous…, heu… Vous ne me demandez pas pour quelle raison j'ai sollicité un rendez-vous auprès de votre secrétariat ?

ZORPHEME — ……

UN PERE, *dans un rire de contentement* — Exactement, nous allons vous dire…, c'est pour mon fils, Louis, nous sommes Monsieur Mérard. Louis Mérard, est mon fils. Le puiné. Il est chez vous, "en analyse", c'est comme ça qu'on dit ?. Cela fait plus de neuf mois, nous avons compté… Ne lui dites surtout pas que nous sommes venu vous voir, il le prendrait très mal. Nous pouvons compter sur vous, n'est-ce pas.

Silence lourd.

ZORPHEME — Qu'est-ce qui vous amène ici ?

UN PERE — Eh bien, son état ne s'arrange pas, voyez-vous, mais vraiment pas. C'est même pire qu'avant ! Il ne mange pratiquement plus, il rentre chez nous quand il est sûr que nous dormons et le matin nous partons trop tôt pour le voir quand il s'éveille. Il dort tout le matin, me rapporte, mon épouse. . *Dans un souffle.* Nous sommes très inquiets ! Qu'est-ce qu'on peut faire, dites-moi un peu, Docteur ? A l'évidence, la psychanalyse n'arrange pas sont état. C'est un père qui vous parle. Un père inquiet ! Mon épouse n'a pas eu le courage de venir. Nous ne voulons pas le perdre. *Temps.* Où en est-il, au juste, selon vous ?

ZORPHEME — Ce sera 800 F !

UN PERE — Plaît-il ?… Nous n'avons pas pu vous dire que…

ZORPHEME — 800 F !

UN PERE — Mais… je…

ZORPHEME, *on l'entend se dresser.* — Le temps presse, 800 F, vous réglerez à mon assistante !

UN PERE — Mais enfin, je ne comprends pas !

Sonnerie. Pas glissants qui se rapprochent.

ZORPHEME, *ferme* — Sylvia Vous prendrez 800 F à ce monsieur.

Bruit de la porte du cabinet qui est refermée brutalement.
SYLVIA — Oui. Je vous en prie, Monsieur, veuillez me suivre…

UN PERE, *troublé* — Mais je ne comprends pas…, l'avons-nous froissé ?…

SYLVIA — Il faut payer.

UN PERE — Que dire ?

SYLVIA — "Huit cents francs."
Temps.
UN PERE — Vous acceptez la Carte bleue ?

© Bernard Obadia *Séances*, Radiophonie

SYLVIA — En liquide !

UN PERE — Nous ne savons si nous avons cette somme sur nous ?…

SYLVIA — En billets froissables, pliables, cornables.

Des billets sont défroissés, puis des pièces sont maniées.

UN PERE — 720 francs, et…, 20, 30, 40, …cela fait 760 francs… Attendez… 15, 25,30, et 10 : 40. 800 francs !

SYLVIA — Quand on fouille…

UN PERE — J'exige un reçu !

Trompette d'avertisseur.

10

Le cabinet de l'analyste

Le téléphone sonne.

SYLVIA, *voix à travers le téléphone* — Monsieur Lucien Albran au téléphone, il insiste pour vous parler.

ZORPHEME — C'est la journée des emmerdeurs ! Allez, passez-le-moi. Ah Sylvia, faudra qu'je vous parle, tantôt.

SYLVIA — "Tantôt"… Prenez-le.

ZORPHEME — C'est ça…

LUCIEN, *voix à travers le téléphone.* — Docteur, docteur, Lucien Albran.

ZORPHEME — Oui.

LUCIEN — Je ne peux pas venir aujourd'hui.

ZORPHEME — Qu'est-ce qui se passe ?

LUCIEN — Je ne pourrai plus revenir, d'ailleurs… On me propose un poste à l'étranger…, dans une banque…, un gros salaire…, oui ! et je ne dois pas refuser ! Je ne sais plus où j'en suis, comment me comporter, il faut que je casse tout, que j'avance vers eux, oui… heu vous comprenez ?

ZORPHEME — Venez tout de suite.

LUCIEN — Quoi faire de plus avec vous, j'ai bien essayé mais…, heu… Tout doit changer mais jusqu'a…heu… jusqu'où faut-il que j'aille ? J'ai même pensé à changer de profession, mais je ne sais pas… L'analyse m'a laissé dans un vide terrible, je ne sais plus sur quoi je tiens. Pourtant…, heu…, je m'aperçois que les femmes à nouveau m'intéressent.

ZORPHEME — Venez tout de suite !

LUCIEN — Non je ne peux pas, plus le temps.

ZORPHEME — Il n'en est pas question. !

LUCIEN — J'ai une dette importante, faut que je rembourse, l'analyse m'a fait prendre trop de risques, faut que je m'en débarrasse au plus tôt.

ZORPHEME — Je vous attends !

LUCIEN — Je vous aime !

Bruit violent d'un combiné lâché.
Sept notes de piano frappées.

11

Dans la rue.

Sam

Bruits urbains, pas, voix d'enfants…

SAM — Ne trouverez pas ! Même en … Je commanderai aux éléments, ils se déferont à ma vue. Et l'autre là-bas, ce docteur impossible, existe-t-il vraiment ? A -t-il un nom, une odeur, une pigmentation, des couleurs sur la peau. Tavelures ! Fou'Dieu ! Plus question de chercher la rue de Berlin. J'ai commencé à me débattre avec les noms, j'ai…, en les découpant, en les agençant, mais ils se sont tous dérobés. Je continue à les porter mais vides. Fou'Dieu ! Par la trame, par l'orbe, par les mares, par la sanne, par… Non, non. Et si je m'employais désormais à les liquider. Tous ! Et ces corps qui passent et repassent, jamais les mêmes bien sûr. Ballet incessant qui se… Où vont-ils tous comme ça ? Le savent-ils ? Si vous pouviez voir le manège ? Vous ne pouvez pas en vérité puisque vous êtes à l'intérieur, vous tournez avec les autres et quand on tourne la tête est défaite, ne s'accommode d'aucun point d'appui. C'est à ce point que… Non ! Ils s'étendent, prient que les mots viennent, que des signes enfouis se manifestent, mais ne surviennent que des poussières, encore des poussières et avec toutes celles-là ils feront une histoire. Mais d'où ça part ? Impossible de le dire ? Oui, d'où ça part ? Seulement dire que c'est impossible. Fou'Dieu ! A quoi ça avance ! C'est vrai, non ? Monsieur, tiens, vous êtes encore là !

EDOUARDO — Oui.

SAM — Vous savez comment on peut se déporter pour ne plus entendre ?

EDOUARDO — Quoi ?

SAM — Oui, se défaire de l'obsession du sens, dire et compter en même temps. Par exemple quand…

EDOUARDO — Mais qu'est-ce que vous racontez ?

SAM — Attendez.

EDOUARDO — Quoi ?

SAM — Je vous en prie, échangeons nos noms ?

EDOUARDO — Pourquoi ?

SAM — Moi c'est Sam. Et vous ?

EDOUARDO — Edouardo Gongryp.

SAM — Edouardo… Vous êtes étranger ?… Où allez-vous ?

EDOUARDO, *de loin* — Prenez par là, peut-être…

SAM — Ah, Ah. Mais j'prends rien, Fou'Dieu ! Jamais pris un seul chemin, jamais ! La rue de Berlin que je cherche, c'est pour m'occuper, trouver quoi faire. Vrai ! Réel ! : Vréel ! Ah, Ah… Vous ne vous éloignez pas ? Vous… J'étais sûr… *Temps. Pas qui s'échappent*. Il est retourné dans le manège, va rejoindre les autres, tous ensemble. A s'étourdir… *Bas.* Mais il s'est caché pour pisser… Edouardo !

12
Le cabinet de l'analyste.
Marc, Zorphème.

Marc s'étire sur le divan. Long silence.

MARC — Vous ne me dites rien…

Silence.
ZORPHEME — Hum

MARC — Vous aussi…

Nouveau silence, ils s'attendent…

ZORPHEME, *dans un souffle* — Expliquez-vous un peu…

MARC — Quoi, justement ? Vous êtes un drôle, vous. Vous m'entendez, au moins ?… Je suis sûr qu'il en train de manger une glace à la vanille avec des pépites de chocolat par-dessus ! Hier je l'ai bourrée, elle n'en pouvait plus ! Si vous aviez vu ça ! Parfois j'aimerais que vous soyez près de moi pendant que je la bourre ! Juste pour voir si je dis vrai ! J'déconne ! Déconnage" Enlever du cône ! Déconnage… "Décollages…" Autrefois j'ai publié une

postface à un bouquin de monstres, un livre de bandes dessinées d'un italien, Sylvio quelque chose comme… Comment il s'appelait, déjà ? J'sais plus ! Et puis c'est pas important ! Trait complexe, pas de ligne claire… Vous ne savez pas ce que c'est une "ligne claire" *Temps.* "Décollages". Strappi, oui c'est ça, c'était le titre du bouquin. Une merde ouais ! *Temps.* Parler sans réfléchir, allez-y, déchargez-vous… "Dites ce qui vous passe par la tête." M'avez jamais dit ça !

Silence.

ZORPHEME — Hum

MARC — J'vais vous parler de ce que je sais.

ZORPHEME, *mystérieux* — Croyez-vous ?

MARC — Mais c'est qu'il parle, l'autre ! Taisez-vous ! je paye assez cher ! Elle rentre le soir, elle a l'bourdon. Impossible de lui décrocher une parole. Si je lui pose une question, elle me dit "sois patient Marc, il me faut du temps." Mais vous comprenez, ça fait bientôt six ans que ça dure. Je ne lui ai pas dit pas que je venais ici… Elle ne l'aurait pas supportée…

ZORPHEME — "Ne l'aurait pas supportée…"

Silence.

MARC — Qu'est-ce qui vous prend ? "Ne-l'aurait-pas-supportée." Vous l'ouvrez plus ? Mais vous, dites-moi un peu ce qui s'passe ? Vous l'savez vous, j'en suis sûr. Vous avez sûrement envie que je vous dise des choses, mais non, je ne vous dirai plus rien, pas une, non. "A demain, bien cher…" Qu'il fait de sa voix traînante… Vous dites rien à ça. C'est pas fini, la séance ? Vous avez peur de parler, j'en suis sûr ! En vérité, vous ne savez pas quoi dire ! J'suis sûr ! Vous répondez pas !

ZORPHEME, *d'un ton las.* — " Elle ne l'aurait pas supportée…"

MARC — Mais qu'est-ce qui lui prend au Docteur ? Si je vous disais ce que je pense de vous, vous ne le supporteriez pas. Vous-Vous ! Elle est en colère parfois, elle vous déteste, j'vous l'dis. . "Une vitre, une vitre. J'ai rendez-vous chez la vitre, que j'lui dit ! *Temps immédiatement suivi d'une profonde expiration.* Dans la vitre, on se voit.

ZORPHEME — Oui…

MARC — Auditeur, vous l'entendez ? , il dit ça, sans rire alors que moi j'arrête pas de déconner. Vous les imaginer tous ceux qui nous écoutent en ce moment ? Eux aussi ils en ont a EN DIRE ! *Temps.* C'est la merde. Où j'suis maintenant ?

ZORPHEME — Vous savez par où ça sort…

Silence lourd.

MARC — J'vous préviens, vous n'allez pas me laisser partir sans rien, y me faut quelque chose. Dites-moi, j'vais jouer à l'autre folle là-bas derrière, la Judith de la salle d'attente !

"A faire", vous l'écrivez en un mot ou en deux ? c'est pour savoir, vous comprenez, parce qu'en vous voyant j'peux pas vous imaginer dire et penser ce mot en deux mots. Ouais, vous êtes dans les affaires, vous aussi. Mais vous devez vous faire chier, toute la journée à écouter des gens se plaindre. Dans les "affaires", dans les "affaires"… "affres"... Vous savez, si elle disparaissait, j'vous flinguerais, je n'hésiterais pas un instant ! Il dirait le docteur Zorphème : "Il y a dans votre demande de l'impossible, **BRUTE !** N'avez-vous pas envisagé de parler de tout ça, un jour. Et de… Parler à votre tour, en quelque sorte." Et puis il dirait aussi : *"* Il est temps d'arrêter, réfléchissez à tout ça." *On entend un corps se dresser et aussitôt un fauteuil se dégonfler* Non, non, c'est pas la peine de vous lever, Docteur, je n'ai pas fini, vous ne m'avez rien dit.

ZORPHEME, *ferme* — La séance est finie.

MARC — "Vous posez des questions sur ce que **VOUS** voulez savoir."

ZORPHEME, *même jeu* — C'est fini.

MARC — On commence à s'entendre…Un patient pousse l'autre. On peut dire "patient" en psychanalyse ? C'est qu'il en faut de la patience ! *le singeant.* "Il faut partir maintenant, j'attends un autre patient, bien cher…" J'me replonge dans le divan ! *Bruit du corps qui s'effondre.*

ZORPHEME — C'est fini…

MARC, *même jeu* — "Réfléchissez à ce qui s'est dit et téléphonez moi." Docteur, au fait, est-ce que je pourrais rester, là-derrière ?

ZORPHEME, *ton professionnel* — Veuillez libérer le divan…

MARC — Vous avez entendu ce que vous venez de dire ? Non ? Enfin, laissons… Je… Là, derrière votre fauteuil pendant que vous re…

ZORPHEME — NNNNNNNOOOOOONNNNN !

MARC, *agité sur le divan* — Ah je vous vois maintenant ! J'vous aime. J'le dis dans les yeux ! J'pense à vous tous les jours. J'veux savoir où vous habitez. Votre nom n'est pas dans l'annuaire ! Liste-rouge-liste-rouge. Un soir j'vais vous suivre. J'vous ai vu arriver l'aut'jour avec votre quatre-quarts. P'tit-beurre. Flan aux z'œuf. Quatre-quarts… Ouais, j'vous suivrai… Ouais, j'vous relancerai. j'saurai où vous créchez. J'attendrai dehors. J'verrai vot'femme, vos z'enfants et touti quanti ! Où vous achetez vos livres ? J'ai fait mon enquête. Personne ne vous connait. Vous êtes méconnaissable. Je ne l'ai pas connu, lui ! Vous connaissez ce verbe ? Comment il est employé dans la Bible ? Biblioss. Recueil. Mettre ensemble. En Ensemble. Faire un avec plusieurs. Plus un ! Qu'est-ce à dire ! J'déconne, non ? Payer pour entendre des conneries. Payer cher et de vot'personne ! Ne me laissez pas tomber, j'vous en prie. Accomplissez le geste unique, celui qui va d'un bord à l'autre du cercle. Ah, ces accents de vérité ! Vous ne dites plus rien ? J'vous fais peur ? Moi aussi. Si j'étais de l'aut'côté, peur, j'aurais ! Ne mettez pas les mots dans l'ordre commun ! Trouvez des passions de langages. Associez ! Associez ! Association-Loi-1901- En un mot, Ouais ! Un seul. *Dans un souffle d'épuisement.* J'déconne. Payer pour : entendre et décharger ! Parole automatique. Marécage. Age-d'or. Doriphore. Pholomite. Méta. Ensemble. Dans l'ensemble

de la dernière ! J'en peux plus ! Vous voulez pas me prendre la main… Depuis quand on ne m'a pas entouré… Se sentir vide de tout corps… J'en peux plus… Vous prendre avec moi… Etats théopathiques… *On entend le bruit d'un corps sauter au bas du divan.* "A la prochaine fois."

Trompettes sur le fracas d'un tempête.

13

Dans le hall de Sylvia.
Sylvia, Martha.

Elles vont se parler bas, presque en chuchotant en étant très proche l'une de l'autre.

MARTHA, *bas* — Vous aussi.

SYLVIA, *bas* — Si vous saviez ce qu'il me fait subir, Martha… A vous je peux parler depuis le temps que vous venez…

MARTHA — Peux très imaginer…

SYLVIA — Non, non, personne. Il faut vivre avec lui toute la journée pour voir comment il me traite. Pas un mot gentil, pas une marque d'affection. Il est exigeant, coléreux, et ne comprend pas le malheur.

MARTHA — Comment ?

SYLVIA, *élevant la voix* — Non, c'est une pierre !

MARTHA— Parlez moins fort, il pourrait nous entendre.

SYLVIA — Je m'en fiche ! D'ailleurs…

MARTHA — Vous n'avez jamais essayé de parler avec lui.

SYLVIA — C'est impossible. Il est toujours pressé. Si vous saviez… Quand ma mère est morte, que j'ai dû aller en Uruguay, il m'a dit : "Comment je vais faire sans vous, très chère ?" Je ne suis pas sa femme ! Sa mère ! Il est terrible. Quand je suis revenue, il ne m'a rien dit ! Comment il fait pour avoir autant de monde ? Un jour je le quitterai, et il verra comment il fera sans moi !

MARTHA — Combien d'années que vous travaillez ici ?

SYLVIA — En mars, ça fera dix huit ans.

MARTHA, *ébahie* — Tout ça…

SYLVIA — Et je l'ai vu le temps passer !
Soudain, Zorphème ouvre la porte de son cabinet.
ZORPHEME — Sylvia, j'ai besoin de vous !

SYLVIA, *ton obéissant* — Oui, Monsieur, je viens.

ZORPHEME, *A la Martha d'un ton enjoué et mielleux.* — Ah très chère, vous êtes encore ici.

MARTHA — Je m'apprêtais à partir.

ZORPHEME, *même jeu* — A demain et à votre heure.

MARTHA — Oui, Monsieur…
On entend des pas chaussés suivis d' une porte qui est claquée.
ZORPHEME, *brutal* — Quoi, vous n'avez pas préparé mon thé et mes dattes ?

SYLVIA, *ton de défiance* — "Quoi" ? Il est déjà 17 heures !

ZORPHEME, *doucereux* — 17 heures, passées…

Elle souffle profondément.

14

Dans la salle d'attente.
Laurent, Judith.

LAURENT — S'il vous plaît, Madame… Quelle heure est-il ? *Silence.* S'il vous plaît, Madame, vous avez entendu ce que je vous ai dit.
Au bout d'un moment, elle lui répond sur le ton d'une récitation.
JUDITH —" L'inconscient ne connaît pas le temps."

LAURENT — Quoi ?

JUDITH, *même jeu* — " L'inconscient ne connaît pas le temps."

LAURENT — Certes, mais…

JUDITH — Qu'est-ce qu'ils ont tous à demander leur ordre de passage. PAS D'ORDRE ICI !

LAURENT, *comme coupable* — Je voudrais simplement savoir l'heure.

JUDITH — se-se " Simplement-savoir" se-se . "Le temps ne compte pas."

LAURENT — Allons bon !

JUDITH — "Aucune garantie sur la durée." *Un silence lourd survient.* Vous lisez ! C'est pas bon de lire juste avant ! Après…, et encore…

LAURENT — Vous parlez de…

JUDITH — Que croyez-vous venir faire ici "*très cher"*, sinon parler !

LAURENT — C'est pas ce que je voulais dire, je

JUDITH — Entendu-entendu…

LAURENT — Quoi ?

JUDITH — Hum…

LAURENT — Que voulez-vous dire ?

JUDITH — Je vous écoute.

LAURENT — Combien de temps ça-va-durer votre comédie, Hein ?
Temps.
JUDITH, *d'une voix grave et qui pourrait mimer un certain analyste* — Je vous écoute.

LAURENT — Qu'est-ce vous prend ?…

JUDITH — Personne, précisément ! Mais voulez-vous être correct, Monsieur l'impertinent. Vous n'êtes pas encore sur le Divan !

LAURENT, *s'agitant sur son fauteuil* — Qu'est-ce qu'elle a, celle là ?

JUDITH — Chutt, taisez-vous !, entendez…, on dirait qu'il vient.

LAURENT — Quoi ?
Silence. Tous les souffles semblent retenus.
JUDITH — C'est par là ? *Temps.* Son bureau est par là. *Temps.* Il a dû finir son bain de pieds.

LAURENT — Quoi ?

JUDITH — Chutt, écoutez !
Silence.
LAURENT — Je n'entends rien.

JUDITH — C'est normal…

LAURENT — Ah bon !

JUDITH — Vous dites "oui" comme lui.

LAURENT — " comme lui…" .

JUDITH — C'est fort, vous vous identifiez déjà.

LAURENT — Vous parlez du Docteur ?

JUDITH — Ça n’a pas d’importance.

LAURENT — Allez-vous enfin me répondre ! ?

JUDITH — Qu'est-ce qui vous prend ? Vous passez dès qu'il ouvre cette porte.

LAURENT — Je suis pressé, moi.

JUDITH — …commence bien…

LAURENT — On ne sait toujours pas à quoi s'en tenir…

JUDITH — "En", explétif !

LAURENT — Comment ?

JUDITH — "En, explétif"…

LAURENT — Qu’est-ce que c’est ?

JUDITH — En langue française…, vous parlez le français, n'est-ce pas ? Oui…, il me semble bien que c’est votre langue maternelle… Eh bien "en" est un explétif et les explétifs, on peut s'en passer.

Temps.

LAURENT — Ah !… Vous êtes, professeur de français.

JUDITH — Les explétifs on peut s'en passer, quand on parle, quand on écrit.

LAURENT — Sûrement, sûrement, mais vous venez *d'en* livrer un, juste à l'instant.

JUDITH — Vous l'avez entendu ? Parfait. C'était le premier exercice.*Temps.Et sur le ton d’une confidence.* Vous n'êtes pas assez inquiet…

LAURENT — Qu’est-ce que vous dites ? Incroyable ! Et puis qu’est-ce que vous en savez ?

JUDITH, *sûre* — Je ne vous sens pas assez mûr. Ah ah… lalangue, lalangue… Entendez-ça en un seul mot.

LAURENT — Quoi ? Mais elle est folle !

Judith éclate dans un rire bruyant.Trompettes.

15

Le cabinet de l’analyste.
Zorphème, Yvan, Eva, Walter, Maloud? Amalia, Louis.

© Bernard Obadia *Séances*, Radiophonie

Six récits de rêve vont s'alterner, avancer, reculer, six voix différentes vont dérouler leur discours tantôt limpides, tantôt, embarrassés, chargés du poids des mots et des réminiscences…

YVAN — J'ai fait un rêve étrange et pénétrant ! Je suis dans mon magasin, une cliente arrive et me demande une robe de la vitrine. Je la décroche de son cintre et lui confie. Pendant qu'elle l'essaye dans la cabine, j'entends un premier bruit, puis un autre… Je me tourne et je vois que la robe sort par en-dessous du rideau et grandit, grandit, grandit. Effrayant, Docteur ! Je tire le rideau de la cabine et ne parviens plus à apercevoir la tête de la cliente, la robe qui ne cesse de grandir l'a complètement avalée. Je me mets à crier, ma femme me secoue, quand je me réveille, je m'aperçois que le drap de mon lit est enroulé autour de mon cou. C'est affreux, docteur ! *Temps.* Qu'est-ce que vous en dites ? *Silence.* Vous ne voulez rien me dire… J'ai fait un rêve, pourtant…

Notes de piano égrenées…

EVA — …c'est par la droite qu'il est passé… J'ai aperçu sa silhouette au bout du couloir. Ah ce couloir ! Des têtes sortaient des murs, une famille entière qui se bousculait pour parler. Ils parlaient tous et je… *Silence*

ZORPHEME — Que disaient-ils ?…

Silence puis, notes de piano égrenées…

WALTER — Vous n'y comprendrait rien, ne cherchait pas ! C'est pas cette foutue image qui va tout régler. *Temps. Soupir.* Il sont plus de quatre sur le tableau, combien au juste, je ne sais plus ? *Temps.* Ils se regardent, je crois, non ! *Temps.* Heu… Non… Ils regardent…, les autres regardent celui qui défie la scène de ses yeux perçants, verts, oui… Un vert entouré de fines lamelles bistres… Ils sont tous accrochés à ces yeux. Toute la famille.

ZORPHEME — "Toute la famille."

WALTER — Ouais, vous n'êtes pas sourd, "bien bon". C'est ma fratrie dans ce tableau, tous là !

Temps.

ZORPHEME — Précisez.

WALTER — Attendez ! Mais oui, c'est eux tous, là sur cette toile fripée. Tous ceux qui se sont fait grillés et que je n'ai pas connus. Ils se regardent et me défient, mais le hic…, le hic…, heu… C'est que je suis moi-même sur l'image. Père, mère, grand-père, et… Je suis tous un peu eux, tous.

ZORPHEME, *enthousiaste* — Excellent ! C'est exactement ça ! Vous êtes là, partagé entre chacune de ces figures, sur une seule scène.

WALTER — Et à quoi ça'm'sert d'le savoir ? Dites un peu !!

Zorphème lance un profond soupir.
Notes de piano égrenées…

MALOUD, *bruit d'ongles sur le divan, voix apeurée* — Les livres montent autour de moi, me dépassent, atteignent la suspension, je les pousse, casse les piles, elles s'effondrent près de moi et se reconstituent un peu plus loin… Je ne cesse de lutter contre ces murs de papier et de carton. Et la musique augmente, non une voix, une voix de soprano qui tire sur les syllabes, sur les a, les o. Appel de mort, non, de vie, de… non ! Comment dire ? *Temps.* Après je me suis réveillé, j'ai ouvert un œil, mais c'était encore dans le rêve, se réveiller dans un rêve, c'est possible ça ? Heu… Elle est arrivée dans une robe blanche, très fluide, presque diaphane, non ! Elle a tenté de me parler puis elle a disparu et, au même moment, une ombre immense a couvert le sol et…

Notes de piano égrenées…

SONIA, *voix d'enfant* — A force d'y croire… Et elle tombait sans cesse, se relevait puis retombait. Toujours mal assurée sur ses jambes, elle n'a jamais su marcher mais voulait faire comme les autres de… Comment s'appellait elle, déjà ? Capuccina, Léhonora, Floria… âââ… Et tous ces noms qui ne seront jamais mien !

ZORPHEME — Hm

Notes de piano égrenées…

LOUIS — Il m'a quitté. Il est venu chercher ses affaires dans la nuit… Croyait ne pas me trouver… Je n'ai pu sortir un mot… Son énergie de déplacement lui avait donné une force encore plus grande. N'a pas fait un pli ! Ça fait trois ans qu'il me ramone. Pas trompé une seule fois. Mais lui, alors lui… Dès qu'un cul passait ! J'avais mes raisons ! traîner sa queue partout avec les maladies… Une machine à bourrer, mon mec. Une gueule sortie de Caravage. Et un corps, même vous il vous aurait renversé ! Mêmes les hétéros se retournaient dans la rue quand il marchait près de moi. Sa pétasse ! Elle suce mieux que moi mais en plus elle paye ! Deux putes! "J'ai besoin d'un cul comme d'un con", qu'il me disait… Elle payait bien, forcément à cinquante ans… Peut-être que moi à cinquante ans… *Temps.* Il m'a quitté… Comment je vais continuer ?… Pas un mec ne pourra le remplacer. Pas un ! Si vous l'aviez vu… J'aurais voulu vous le présenter. J'aurais voulu que vous me voyiez avec lui…

ZORPHEME — Hm…

Silence.
Notes de piano égrenées…

YVAN — Passer de l'ombre à la lumière… Compter les jours… Se demander ce qui reste avant de passer. Passer, passer au tour suivant. regarde-les, qu'elle me dit, ils s'en vont tous vers la droite, en fil indienne, sans se retourner. C'est moi qu'ils cherchent, je crois ? *Temps*. Qu'en pensez-vous ? Non ! C'est si dur de se défaire de l'envie de disparaître quand elle vous prend à la gorge dès le matin. Comment, heu… J'veux dire, heu…

Notes de piano égrenées…

EVA — Du nom encore. Ma fille me demandait d'où venait le mien ? Quoi lui répondre ? Sait-on vraiment d'où viennent les noms ? On fait semblant de les trouver. C'est en les utilisant qu'on leur donne une existence. Ecrits, parlés. Ça vous intéresse ce que je raconte, je

le sais. Vous écrivez toujours sur le nom. J'avais envie de lire un morceau de vos textes à ma fille. elle n'aurait rien compris, pour sûr ! *Temps.* Mettre des mots entre… Mon père avait changé le sien, trop ridicule, selon lui. Mais quel était-il, je ne sais plus. Je n'ai jamais su, au juste. Ah si, peut-être, heu…

Notes de piano égrenées…

WALTER — Pas un n'est revenu. Reste la photo. Et ceux qui n'ont même pas une photo… Ne peuvent dire à qui ils ressemblent… Je ne me reconnais sur la photo. Traits du père, de la mère… Un jour j'ai lu une nouvelle où un homme portait sur lui en permanence une photo…, celle de sa famille… Mais qui peut lui dire que c'était la bonne ? Un aveugle avec tous ses yeux…

ZORPHEME — Les aveugles n'échappent à l'imaginaire…

WALTER — Alors, laissez-moi en paix…

Notes de piano, égrenées…

MALOUD — Faire des mots avec des cendres-regarder des publicités-s'en abreuver- atroce l'impression de se sentir attiré par le vide-manifester de l'impatience-montrer du doigt le passage-et cette femme qui parle seule dans le bus… Folle à lier… Quand je déconne comme ça, j'ai peur de voisiner avec la folie… C'est votre fonds de commerce, non ? Docteur… Ne me lachez-pas, je vous en prie, ne m'abandonnez pas ! Plus de trois semaines séparé de la femme qui m'a sorti de son ventre. C'est ça une mère ? Elle eut juste le temps de me serrer dans ses bras puis elle a disparu. Et toutes celles qui sont trop présentes…, ne ratent pas un instant de la vie de l'enfant et quipourtant sont loin d'eux.

ZORPHEME — Exactement.

Notes de piano égrenées…

SONIA — Je n'aurais jamais dû choisir ce métier de puéricultrice. M'occuper d'enfants toute la sainte journée. Et moi qui peut pas en avoir…

ZORPHEME — Hm…

SONIA — Plus de sang, plus rien en coule… Trente et un an. Ménopause, déjà!
Donnez-moi un traitement, vous êtes docteur, non ? C'est écrit sur la plaque. VOUS M'ENTENDEZ ! ?

ZORPHEME — "Ne croyez pas tout ce qui est écrit."

SONIA — La belle affaire. Mais si j'suis venue chez vous c'est pour être soignée ! Vous allez me soigner, dites, Docteur Zorphème. Je suis une femme.

ZORPHEME — Justement…

Notes de piano égrenées.

LOUIS — Je ne comprends pas. *Temps.* Ça vous aurez pas plus de voir un beau mec ? Vous êtes hétéro, ça se sait assez… Mais vous aimez les belles choses… Un mec qui s'intéresse autant à l'art… Non, l'art c'est pas toujours beau, mais heu… *Temps.* La sauvagerie sexuelle d'un Brando, la douceur triste d'un Dean, le regard langoureux d'un Gary Cooper… Si vous l'aviez vu. En plus, quelle affaire au lit. J'men suis fais des mecs, vous l'savez, mais comme lui… *Temps.* Il y a des êtres qui sont nés pour donner du plaisir… Même ma mère en était bouleversée. "Quelle chance tu as mon fils, quelle chance…" Elle est portée sur la fesse, ma mère, comme moi. Mon père ne s'est jamais aperçue de rien… *silence.* Je n'ai plus de raison de venir ici… Ouais… C'est pour ça que je suis venu, aujourd'hui. J'arrête.

ZORPHEME — Ce n'est pas le moment…

LOUIS — Pourquoi vous me dites ça, je vous en prie, répondez à cette question, au moins une fois, répondez à une de mes questions. Je vous en prie. *Silence?. Souffle de douleur, d'épuisement.* Vous êtes terrible. Pire que lui. Un escroc. Vous faîtes comme lui, vous ne donnez rien ! Un escroc ! Rien… *Silence. Louis recommence à parler d'une voix à peine audible.* Vous êtes fort… J'aimerais acquérir votre force, vous en dessaisir… Le voleur de force… Cette séance est interminable…, infinie… "Analyse finie, analyse infinie…" *Temps.* Vous savez bien que je ne finirai jamais.

ZORPHEME, *se dresse d'un bond et fonce à la porte.* — A la prochaine fois !

LOUIS , *quitte le cabinet en furie* — Je vous hais ! Je vous hais !

ZORPHEME — 350 francs.

Notes de piano égrenées… suivies d'une foule criant dans un stade.
Peut- être la foule des analysants du Docteur Zorphème, rassemblés.

16
Le cabinet de l'analyste.
Zorphème et Sylvia.

"clac-clac", bruit d'agrafeuse.

ZORPHEME, *fébrile* — Tenez, recomptez ma bonne Sylvia…

SYLVIA — Vous avez déjà agrafé… 1,2,3,4,5,6,7,8,9,10. Il y a le compte !

En même temps, on perçoit le bruit de billets maniés.

ZORPHEME,*même jeu* — Bien, celle-là, maintenant…

SYLVIA — Ne les agrafez pas encore ! … Hm, 5,6,7,8,9,10. Oui !

ZORPHEME*, exultant* — Oui, oui, oui… Ces fins de journées… Ah, c'est bon, encore, encore…

“Cla-clac”. “clac-clac”, “clac-clac”, “clac-clac”, “clac-clac”,“clac-clac” et sur ces claquements, portes tirées, pas dénudés traînants sur le parquet,roulis d’un train, appareil de la salle d’attente… Et tous ces bruits se mêlent, avancent, s’échappent, se combinent, reviennent…

FIN DE LA PREMIERE PARTIE.

SECONDE PARTIE

1

Le Bistrot.
Jacques, Edouardo, Marc *sont attablés et discutent bruyamment.*

Dans cette scène, seul Edouardo fait transparaître une certaine gravité alors que les autres balayent de la langue…

EDOUARDO — Plus de quatre ans chez Zorphème ! Comment vous avez fait pour tenir ?

MARC — La force de l’habitude…

JACQUES — Si ça pouvait être vrai… Et vous Edouardo, par quel circuit vous avez atterri chez lui ?

EDOUARDO — Une amie.

© Bernard Obadia *Séances*, Radiophonie

MARC, *bas* — Une amie ?

JACQUES — Oui, elle m'a donné trois noms : le premier, c'était une femme, je pouvais pas… Un autre, son téléphone était toujours occupé et finalement…

MARC, *bas et en même temps* — Peut-être que certains travaillent par téléphone…

EDOUARDO — j'suis tombé sur la secrétaire de Zorphème qui m'a donné un rendez-vous pour le lendemain.

MARC, *en même temps* — Express, comme les séances.

EDOUARDO — L'abattage, j'ai compté l'autre fois, il est capable de recevoir plus de sept clients à l'heure.

JACQUES — Dans le meilleur des cas…

MARC — Vous n'avez pas vu derrière le fauteuil, la machine carrée avec les lumières qui clignotent ? … Vous n'avez pas aperçu le monstre ?

JACQUES — De quoi parlez-vous ?

MARC — Mais de l'ordinateur, bien sûr ! Une bête… Elle gère les temps de parole, les entrées, les sorties, la circulation de la salle d'attente au cabinet de Zorphème, les arrêts devant le placard aux chaussures et même l'utilisation du papier Q.

JACQUES — Vous avez oublié le savon liquide des toilettes…

MARC — Au fait, vous avez remarqué la couleur blanchâtre du savon liquide, ça vous rappelle rien ? Et puis l'usure des livres maniés à longueur d'attente mais jamais lus !

EDOUARDO — De quoi vous parlez ?

JACQUES — Déconnages !

EDOUARDO — Comment vous pouvez rire de cette entreprise ?

MARC, *bas et en même temps* — J'en ris pas.

EDOUARDO, *indigné et sur un ton grave* — C'est pas rien, une analyse. J'me suis fait accrocher, y me dit pas grand grand chose et pourtant, j'suis collé… Sur le divan, je le maudis, je lui souhaite les pires maladies, parfois je pense qu'il… Chaque fois que j'me relève…, que j'rencontre son regard, qu'il s'efface pour laisser sortir, j'me dis : "Mais non, tu peux pas lâcher, t'es accroché." C'est en le voyant… Son regard surtout…

MARC — Transfert Mac 2 ! Ça marche, ça marche…

JACQUES — Qu'est-ce à dire, "ça marche" ? Dites un peu pour voir !

MARC, *étouffant un rire* — Quoi ?

EDOUARDO — Vous pouvez pas comprendre, lui oui ! Vous êtes cyniques, glacials, j'vous vois bien juste avant d'entrer chez lui. Vous… Vous négociez avec tout, pas moi !

JACQUES — Qu'est-ce que vous racontez ?

EDOUARDO — J'sais c'que j'dis !

Temps.

JACQUES — Edouardo, il y a autant de demandes que de personnes…

MARC, *joueur encore* — "Personne !", vous avez dit : "Personne". Vous savez parfaitement, "*bien cher"* que ce mot est obsolète maintenant, qu'il a selon les époques des mots, im-pro-non-ça-bles.

JACQUES — Vous êtes en analyse et vous proférez de telles âneries…

MARC — Ça n'empêche pas…

EDOUARDO — Au contraire…

MARC, *grave à présent* — Tous les jours je me demande si JE suis en analyse…

Temps.

EDOUARDO — De quoi vous parlez ?

JACQUES, *emphatique, décalé* — "On ne sait jamais d'où l'on parle, de quel lieu…" Indistinct et forcé, d'à côté ou d'en dessous, de la marge, de la circonférence ou du centre…

MARC — Du déjà entendu…

JACQUES — "On s'entre glose", très cher, allez, allez, au suivant

MARC — A vous donc !

JACQUES, *en mimant Zorphème* — Je suis déjà passé, je vous en prie.
MARC, *ton de celui qui rend une politesse* — Je n'en ferai rien.

JACQUES, *même jeu* — Mais si, j'insiste

MARC, *même jeu* — Non, non.

EDOUARDO, *excédé* — Qu'est-ce qui vous prend ?

JACQUES — Vous qui arrivez…, on ne vous épargne rien. Excusez-nous…

EDOUARDO, *ton lourd* — Vous vous excusez pour lui… Qu'est-ce que vous faites chez Zorphème, j'me le demande… J'sais plus comment vivre, tous les matins que le bon Dieu fait j'me dis : *Comme pour lui-même* "Mais comment vivre, Edouardo, oui comment ?" Mettre cette phrase au fronton de chaque vie. En permanence…

MARC — Il y a longtemps que j'ai laissé cette question à la porte du cabinet.

EDOUARDO — Si je pouvais, décider comme ça, et Hop !

JACQUES — Qu'est-ce vous faites dans la vie ? *Temps.* Ne me lancez pas ces yeux ! Non, je ne plaisante pas, je vous assure.

Temps.

EDOUARDO — C'que j'fais ? J'ai un magasin de sacs-papiers-cartons-cordes et ficelles…, je vends des agencements pour vitrines, des emballages,

MARC — "Des emballages"…, excellent !

EDOUARDO — Voilà que vous recommencez, je monte.

Bruit de chaise et de table poussées

MARC — Non, je vous en prie !

EDOUARDO — Vous avez les mains froides.

MARC, *d'une voix apeurée* — Ne me touchez pas !

EDOUARDO — Pardon. Mais vous êtes glacé !

MARC*, absolument bouleversé* — Vous dites ça, vous aussi !

EDOUARDO — Excusez-moi, qu'est-ce que j'ai fait ?

MARC — Quiconque… *Ce mot estenroulé dans un souffle douloureux.*

EDOUARDO — Attendez, ne partez pas !

MARC — Laissez-moi…

Pas qui s'éloignent. Temps.

JACQUES — Vous lui donnez raison.

EDOUARDO — Quoi ?

JACQUES — Allons, allons.

Bruits de chaise reculée, de tasses heurtées. Temps.

EDOUARDO*, bas* — Qu'est-ce que j'ai fait ?

JACQUES — Nous ne saurons jamais…Vous reprenez un café ?

EDOUARDO — Je suis à mon troisième…*Dans un souffle* Comment pouvez rester si calme ?

JACQUES, *calme de celui qui est prêt à tout entendre* — "La force de l'habitude", c'est pas ce qu'il a dit ? *Temps.* Nous ne saurons jamais, même pas lui, peut-être. Enfin, qui sait ? *Temps.* Quoi faire de la théorie, quand survient l'imprévisible. Je voudrais toujours être dans l'imprévisible, toujours…

EDOUARDO — Quoi ?

JACQUES — …Il ne fallait pas le toucher, c'est tout…

EDOUARDO, *d'une voix bouleversée* — Assez ! Vous ne voyez pas que

Temps.

JACQUES, *sentencieux* — La Nature nous a affecté du Langage et des Sentiments, et depuis on s'en est pas remis…

EDOUARDO, *dans un souffle* — Taisez-vous !

JACQUES — De quoi croyez-vous qu'il se nourrisse le Zorphème ? "Le Zorphème", une race nouvelle, moins d'un siècle d'existence. Une race issue de la chimie d'existences combinées. Avant qu'ils existent comment on faisait ? Dites pour voir ?

EDOUARDO — J'sais pas, moi !

JACQUES — Allons, nous avons tous une idée là-dessus !

EDOUARDO — Arrêtez ! J'veux plus ! Vous me…

JACQUES,*sur le ton d'une confidence* — Mille fois reprises, cent fois relancées, une seule fois donnée.

EDOUARDO — Quoi ?

JACQUES — Et vous, c'est pareil ?

Les bruits du Bistrot augmentent, deviennent presque assourdissants puis s'éloignent lentement.

2

<u>Les scènes 2,3,4,5,6,7,8 dans le cabinet de l'analyste doivent s'enchaîner les unes aux autres en étant uniquement séparées par des silences et les Sept notes de piano frappées. Cependant, il ne faudra pas négliger la tension décalée inhérente à chaque morceau de séance…</u>

<u>Le cabinet de l'analyste.</u>
Zorphème, Pauline.

On entend un corps écraser le divan. Silence.

ZORPHEME — Vous ne posez pas votre manteau ?

PAULINE, *bas et hésitante* — N…nnnon…

ZORPHEME — Votre robe ne vous plaît pas ? Mais vous allez avoir trop chaud, ma chère, ôtez-donc votre manteau, découvrez-vous !*Bruit d'un corps qui se dresse brutalement, d'un vêtement qui claque dans le silence.* Vous voyez, vous êtes bien mieux comme ça. *Silence. Au bout d'un moment, le téléphone sonne, Zorphème décroche.* Allô… Bien cher, c'que je suis content de vous entendre *Temps.* Vous me cassez les pieds, venez quand même ! *Et il raccroche brutalement.*

ZORPHEME — Oui…
Temps.
PAULINE — Vous êtes impossible…, vous êtes dur avec moi… Pourquoi me traiter de cette façon, c'est de l'archarnement. *Temps puis changement de ton.* Il m'entourait de ses bras, si forts, si durs, je sentais son membre plaqué contre mon ventre, il voulait me prendre… Je ne le désire plus, et…
Temps.
ZORPHEME — Que faites-vous ce soir ? Je vous invite à dîner, bien chère…

Sept notes de piano, frappées.

3

<u>Le cabinet de l'analyste.</u>
Zorphème, Aurélien.

ZORPHEME, *mielleux* — Très cher, est-ce que ça vous ferez plaisir de revenir cet après-midi.

AURELIEN, *entre ses lèvres* — Plaisir n'est pas le mot…

ZORPHEME — Alors à cet après-midi !

AURELIEN — Vous voulez m'exécuter !

Sept notes de piano, frappées.

4

Le cabinet de l'analyste.
Zorphème, Manuel

ZORPHEME — Hmm

MANUEL, *entre ses dents* — Je voudrais faire une analyse… J'ai des difficultés pour parler !…

ZORPHEME — Mais là pourtant vous parlez ! Vous vous exprimez fort bien. Je ne vois pas pourquoi on ne pourrait pas appeler cela, "parler" !

MANUEL — Si vous voulez…
Temps.
ZORPHEME — Quels symptômes avez-vous ? Vous n'avez pas de symptômes obsessionnels ? Quels sont vos rapports avec ce qu'il faut bien appeler…, la folie ? les fous ? Après tout, je ne vois pas pourquoi je ne me servirai pas de ce mot ?

Silence puis sept notes de piano, frappées.

5

Le cabinet de l'analyste.
Zorphème, Marie.

ZORPHEME — Combien, aujourd'hui ?

MARIE — Onze et une totale. J'ai encore la santé, mais…
Temps.
ZORPHEME — Hm…

MARIE — Ce que je veux dire, heu…
Temps.
ZORPHEME — Hm…

MARIE — On fait un peu le même métier, on les allonge tous les deux, on leur demande beaucoup d'argent, vous croyez pas ? *Temps.* Vous répondez pas, bien sûr, vous pouvez pas être d'accord, bien sûr ! Mais moi, je… Pourtant, au départ, non… Moi, je calcule le prix en fonction de la demande, du temps que ça va prendre, bien sûr… Vous croyez pas ? C'est vrai, il y a des fois où on fait ce qu'on n'avait pas prévu, bon et alors ? S'agit seulement d'ajuster le prix ! Bon et alors ? *Temps.* Je voudrais arrêter ce métier, mais je peux pas, je voudrais tant… Hier, j'avais un client, genre handicapé d'une jambe…, il a fait son affaire et puis il voulait parler, moi je lui dis : "le compteur tourne". Alors, on l'a remis a zéro et trois fois de suite. Genre client qui a faim. Tout augmente à ce moment là. *Temps.* Vous y allez avec des femmes comme moi, vous ? *Temps.*Vous n'allez pas me répondre, bien sûr. Quand est-ce que vous répondez ? Tout juste pour les rendez-vous, et encore ! *Temps.* Ce matin, j'ai fait un rêve. Je dors le matin, je dors bien… Je suis dans votre salle d'attente, l'autre folle s'est endormie, c'est calme et je m'aperçois qu'il y a une grosse horloge au-dessus du tableau rouge, vous savez le tableau tout rouge qu'il y a près de la fenêtre. Entre nous, celui qui a fait

ce tableau, il s'est pas foulé. Rouge, rouge, comme le sang qui me coule plus… Ma mère m'avait rien dit, quand je suis devenue femme… J'étais à l'école et puis en leçon d'Histoire, j'ai eu la jupe toute pleine de sang. J'avais honte, je savais pas quoi faire, je serrais les jambes, je pleurais, c'était un homme, le professeur…, Monsieur Vindemar, qu'il s'appelait, oui c'est ça. A la fin, la copine d'à côté elle est allée lui dire, elle savait ce que c'était. C'était l'heure de la récréation, il a fait sortir tout le monde, il a commencé à me rassurer, je pouvais pas l'écouter, je pleurais, une surveillante est montée, il m'a laissée avec elle… Des jours ont passé, bien sûr… Au cours suivant avec ce professeur, je ne suis pas allée, j'avais honte, mais *Temps.* Qu'est-ce qu'il y avait déjà dans ce rêve ?… Cette horloge et puis les secondes qui passaient et puis bien sûr, les minutes… Les heures défilaient à toute allure, des heures comme il y en a dans les rêves, mais … A chaque fois que l'aiguille des heures se déplaçait, elle marquait "100 francs", pas des heures non, des sous… Et "100 francs", et encore, "100 francs", sans s'arrêter.
Temps. Vous comprenez ce qui se passe ?

ZORPHEME — C'est fini, vous me devez 400 francs, cette fois…

Sept notes de piano frappées cinglent le silence.

6
Le cabinet de l'analyste.
Zorphème, Mathias.

MATHIAS — Je suis maintenant moi-même, je sais ce que j'aime et ce que je n'aime pas.

ZORPHEME, *faussement mystérieux* — Vous savez cela…

Sept notes de piano, frappées.

7
Le cabinet de l'analyste.
Zorphème, MOHAMMED.

Silence.

ZORPHEME — Oui…

MOHAMED, *avec un fort accent maghrébin* — J'ai fait des recherches pour vous…, dans des livres… Vous ne savez pas que…
Temps.
ZORPHEME — Hm ! *Temps.* Livrez-vous à la place…

MOHAMMED — Vous ne m'aurez pas aujourd'hui !

ZORPHEME — Je vous écoute…

MOHAMMED — Heu…Un beau jour Khosrô, le Shâh de Perse regardait travailler ses secrétaires qui faisaient des calculs de tête et chacun avait l'air de parler tout seul. Le Shâh s'écria alors : "Ils sont fous", ce qui en persan se dit *divâné.* Dès lors, le bureau des secrétaires fut appelé : *divân…* On fit chuter la finale *é* pour rendre la prononciation plus facile. *Divâné, divân* et qui devint en arabe *diwân.* Vous là-bas, Docteur !, vous m'entendez ? Diable ! Oui, diable ! *Temps.* Répond pas ! Je continue… *Divân* est le pluriel en persan de diables. Les secrétaires furent appelés ainsi en raison de leur rapidité diabolique, de leur intelligence, du facile comme du difficile, de leur habileté à rapprocher les indications éparses et dispersées. *Temps.* Vous là-bas, *Diwân,* vous m'entendez ? Peut-être qu'il s'est déjà tourné vers la Mecque pour faire sa prière…*Temps.* Je continue ? Vous ne répondez pas ! Je continue ! Vous allez apprendre ! Au temps de l'empire Ottoman, la salle garnie de cousins où se réunissait le conseil du sultan s'appelait : *diwân.* Et même le Conseil lui-même, le Gouvernement turc portaient ce nom. J'vous en bouche un coin, hein ? Y m'répond pas, le bougre. Un raciste ! *Dans un souffle.* Par analogie, dans les maisons turques, musulmanes, on nommait ainsi toute vaste salle de réception entourée de coussins. Et vous ici, dans votre pays depuis le dix-septième, on parle de long siège sans dossier ni bras qui peut servir de lit de repos. *Diwân…,* divan…Comme ici ! *Cange soudain de voix.* "Victor… Montrez-vous ! Décorez vos passions. Ah vous n'y souscrivez pas. Entendu !" *Temps.* Vous l'avez le dictionnaire ? On pourrait le vérifier, là devant vous. Mais les livres sont interdits en séance. "Vous en êtes à vous tout seul." "Chacun porte un Livre en lui." C'est beau ! Ça sonne faux comme une mauvaise vitesse sur les disques noirs, d'avant.

ZORPHEME — "Livre en lui"…, à la prochaine fois !

Sept notes de piano, frappées.

8

<u>De la salle d'attente au cabinet de l'analyste.</u>
Zorphème, Félix

Bruit furtif de l'appareil qui s'efface dès que la porte est refermée.

ZORPHEME — Vous, venez !

Des pas déchaussés traînent sur le parquet, une porte se referme, un corps écrase le divan, un autre le fauteuil. Long silence.

FELIX — Finalement je…

ZORPHEME, *se dressant aussitôt* — Bien cher, quand vous revois-je ?

Sept notes de piano, frappées.

9

<u>Le cabinet de l'analyste.</u>

Zorphème, Sylvia, Vircondalmet.

Le téléphone sonne.

ZORPHEME — Oui…

SYLVIA, *voix à travers le téléphone* — Monsieur Vircondalmet est arrivé. Je le fais attendre.

ZORPHEME, *pressé* — Pas question, faîtes le entrer.

SYLVIA — La salle d'attente est bourrée.

ZORPHEME, *farouche* — Qu'ils attendent ! !

Il raccroche. Des voix lointaines, des pas chaussés sur le parquet, des poignées de porte qui grincent.

SYLVIA — Je vous en prie…

VIRCONDALMET, *mielleux* — Bonsoir, Docteur.

ZORPHEME — C'que je suis content de vous voir, entrez, entrez. Qu'est-ce que vous m'avez apporté aujourd'hui, bien cher…

VIRCONDALMET — Des merveilles…

ZORPHEME — Toujours votre propension marchande à l'exagération.

VIRCONDALMET, *mielleux* — Point-du-tout-point-du-tout…

ZORPHEME, *même ton* — Bien-sûr-bien-sûr… Mais avant tout chose, c'est l'heure de mon whisky, m'accompagnez-vous ?

VIRCONDALMET — Allez, je me laisse tenter…

ZORPHEME — Vous verrez, il est fameux. Sylvia, vous nous

SYLVIA, *brutale* — Oui !

La porte du cabinet est claquée violemment.

ZORPHEME — Alors, alors…

VIRCONDALMET — J'ai rentré un Condillac, le fameux "Essai sur l'origine des connaissances humaines", une édition en deux volumes de 1746, publiée a Amsterdam. Regardez, c'est une merveille…

ZORPHEME — Montrez-moi ça…

VIRCONDALMET — La reliure est de l'époque en veau marbré, comme la tranche… Il est en dans un état excellent, comme vous voyez…

ZORPHEME — Oui, oui… Et ça ?

VIRCONDALMET — Une merveille !

ZORPHEME — Un Descartes ?

VIRCONDALMET — Exactement ! Une édition originale des “Méditations” , de 1641, regardez Docteur, regardez… Plus rare que “Le Discours de la Méthode” que vous avez déjà, cette édition originale est moins courante, et dans une reliure de l’époque… Les fées se sont penchées sur cette édition…

ZORPHEME — Freu**iiid** !

VIRCONDALMET — N’est-ce pas ?

ZORPHEME — Plaît-il ?

VIRCONDALMET — Comment ?

ZORPHEME — Laissez… Effectivement…, effectivement… Quel prix vous en voulez ?

VIRCONDALMET — 45000 francs, et ce n’est pas excessif…

ZORPHEME — Evidemment…

VIRCONDALMET — Je vous assure…

ZORPHEME — Ça ne mange pas de pain… Montrez-moi le reste… Oui…

VIRCONDALMET — Tenez.

ZORPHEME — Merci, bien cher… Un “Sein und Zeit”…

VIRCONDALMET — Parfaitement. De votre ami Heidegger…

ZORPHEME — L’édition originale…

VIRCONDALMET — De 1927. Du vivant de l’auteur, cet ouvrage a connu 13 éditions, puis trois postérieures… Cet ouvrage constitue une rareté absolue…

On frappe à la porte.

ZORPHEME — Entrez, Sylvia. *Bruit de verres sur un plateau métallique.* Déposez ça au coin du bureau. Merci.

SYLVIA — Docteur, trois de plus sont arrivés.

ZORPHEME — Entendu… C’est pas possible, vous m’avez trouvé le La Mothe de Vayer !

Elle sort.

VIRCONDALMET — Oui ! “Les quatre dialogues faits à l’imitation des anciens”

ZORPHEME — Ah c’que vous me faites plaisir !

VIRCONDALMET — J’en suis heureux !

ZORPHEME — Hm… “De la philosophie sceptique”…, oui… “Le banquet sceptique”, “De la vie privée”

VIRCONDALMET — Et “des rares et éminentes qualités des Asnes de ce temps.”

ZORPHEME — Oui, oui…Combien ?

VIRCONDALMET — 25000.

ZORPHEME — Freu**iiid** !

VIRCONDALMET — De la première édition des Quatre dialogues, on ne connait que deux exemplaires, et aucun de l’original des Cinq dialogues. La présente édition donne pour la première fois la totalité de ces textes dans une superbe…

ZORPHEME — Je vois… Je vous en prie, servez-vous…

VIRCONDALMET — Merci… Selon moi, elle doit dater de 1631, seules quelques pages sont jaunies…

ZORPHEME — Je ne sais pas, je ne sais pas, j’hésite encore …

VIRCONDALMET — Ce serait une bien heureuse acquisition…

ZORPHEME — Hmm

Temps.

VIRCONDALMET — Au fait, docteur…, pouvez-vous me rendre le Rousseau que je vous avez prêté lors de ma précédente visite ?

ZORPHEME — Comment ?

VIRCONDALMET — Oui…, “La Botanique” avec les planches imprimées en couleur…

ZORPHEME — Vous êtes sûr que vous m’avez laissé cet ouvrage ?

VIRCONDALMET — Assurément…

ZORPHEME — Vous êtes formel ?

VIRCONDALMET — Absolument. Un bel exemplaire sur papier vélin, une reliure ornée de fleurs d’or, souvenez-vous…

ZORPHEME — Je vais essayer de mettre la main dessus… Mais êtes-vous sûr , bien cher, de me l’avoir laissé.

VIRCONDALMET, *entre ses lèvres* — Mais oui !

ZORPHEME — Je suis convaincu que vous ne me l'avez pas laissé… Vous êtes sûr ?… Après tout, vous me l'avez peut-être montré ?…

VIRCONDALMET — Je suis certain de vous l'avoir prêté ; d'ailleurs, regardez, je l'ai même noté sur ce papier. Cherchez-le encore un peu ! Et ceux-ci vous intéressent…

ZORPHEME — Je ne sais pas…

VIRCONDALMET — Le La Mothe le Vayer, au moins vous le recherchiez

ZORPHEME — C'est juste… Combien, déjà ?

VIRCONDALMET — 25000 francs…

ZORPHEME — Tout ça ! Vous allez bien me faire un prix, bien cher ?…

VIRCONDALMET — J'ai tiré le prix au plus juste…

ZORPHEME,*émet un grognement enfantin.*— Que faire, que faire…Vous voulez ma mort, bien cher… Hmmm

Souffle de Zorphème et là-dessus, survient un bruit de pièces métalliques tombant sur une assiette, de billets froissés et lentement le bruit de l'appareil de la salle d'attente survient.

10
Sam dans la rue.

Bruits urbains.

SAM — Un carré sur un carré…, décalés, tous deux… Manquent quatre liens pour les transformer en cube. Et si je rajoute des points, en dés. Un carré sur un carré. Celui qui a tracé cette figure a dû mourir avant de la finir. Qui m'a dit un jour qu'on n'a jamais le temps d'achever la figure qu'on a commencée… Autant de figures entamées que de vies engagées… Et ceux qui sont partis en fumée…, c'est dans l'air que leur figure s'est érigée…, là, comme ça… Oui… *Temps.* Aucune ne correspond, pas une de ces figures ne se confondent. Non, l'une sur l'autre, distincte et sûre. Oui ! Fou'Dieu ! Par ma voix et mon membre ! La rue de Berlin est une idée, pas même écrite. Non pas. *Temps.* Qu'est-ce que je demande ? Par où ça passe ? D'où ça vient ? Que parler ? Rafales ? Non pas ! Et en accord, sur la même bande, par cette ligne étroite et sûre comme une… Commune… En un… Seul membre à dénommer. Comme UN ! *Temps.* Ils doivent dormir en ce moment, ne plus penser que ça peut arriver avec la force des sentiments. Comme UNE ! *Temps.* Est-ce qu'on les fait, ses enfants ?

© Bernard Obadia *Séances*, Radiophonie

Dites-moi ça un peu pour voir ! Vous ne savez pas quoi répondre ? Je vois. Moi, désormais je ne me trompe plus sur la validité, sur le ticket, la date limite. Même sur les préservatifs, une date limite : après, on ne répond plus de rien ! Fou'Dieu ! *Temps.* Et l'on questionne l'origine-rigine… Ri-gi-ne. Des mots tiennent, s'entendent et même si l'on supprime une lettre, ils continuent à s'faire entendre ! "Mort- Mot" : un R en trop, en plus, selon… D'une lettre à l'autre… Mort, Mot… Continuer à écrire et surtout, prononcer juste après pour entendre le bruit des mots, comment ils bruissent… *Temps.* Un carré sur carré : décalés. *Temps.* Vous entendez encore ? Si c'est le cas, je vous en prie, racontez-moi, je vous en prie, ne me laissez pas tout seul, Docteur !, je vous paye ! *Temps.* A tout à l'heure, auditeurs, écoutez bien ! Grossissez de l'oreille et de l'oreille seulement. C'est l'essentiel ! Oui-oui…

Les derniers mots se perdent dans les bruits de la ville.

11

De la salle d'attente au Bistrot.

Cette scène va alterner des morceaux de dialogues qui vont courir de la Salle d'attente au bistrot. Lorsque nous serons dans la salle d'attente, on entendra le bruit de l'appareil et au bistrot, le bruit de fond où se mêlent aux conversations, des bruits de vaisselles, de chaises bousculées et des bruits urbains.

Dans la salle d'attente.
Judith, Nathalie, Denis, Clément, Marc.

JUDITH, *d'une voix de crécelle* — D'Espagne ou de Tunisie ?

NATHALIE — Comment ?

JUDITH — Votre orange ?

NATHALIE — Ah ! D'Afrique du Sud. Jamais de Californie !

JUDITH — C'est un principe ? *Sur le ton d'une confidence.* J'adore entre toutes les sanguines.

NATHALIE, *étouffant un rire* — Pourquoi ? Non.

DENIS, *indigné* — On est dans une salle d'attente !

JUDITH — Y a longtemps que j'm'en suis aperçu !

DENIS — Non mais vous vous croyez dans un Snack !

JUDITH — Mieux qu'ça ! Pas besoin de plateaux, ici ! C'est servi à la romaine, sur divan…

DENIS — Allez lui dire.

JUDITH — J'ai pas peur ! ! Y sait de quoi il en retourne avec moi !

DENIS — Sûrement…

CLEMENT — Impossible d'être tranquille, ici… Savez-vous, Mesdames, où vous venez ?…

JUDITH, *tordant les mots* — Je pense-donc-je-vaux ! !

CLEMENT — Suffit !

JUDITH — Pas bien le jeune beau, aujourd'hui. Avec votre gueule on fait pas une analyse on se prostitue !

CLEMENT — Mais elle est folle !

JUDITH, *en même temps* — L'argent viendrait dans l'autre sens, divers, pluriel, de multiples sources. L'effet prostitutionnel, le fameux, le seul, l'unique.

CLEMENT — Mais que faîtes-vous en permanence dans cette salle d'attente à n'importe qu'elle heure de la journée.

JUDITH — J'en ai pris à perpétuité !

CLEMENT — Répondez-moi ! !

Temps.

JUDITH — C'est vrai que vous êtes très beau, surtout sous la lumière de cette fin d'après-midi.

La porte s'ouvre. Pas déchaussés sur le parquet, fauteuil qui se dégonfle.

MARC, *à la lacantonade* — Y a de l'ambiance.

JUDITH — "Ce qu'j'suis heureuse d'vous voir !" Vous étiez en vacances ?

CLEMENT, *bas* — Elle est réellement dingue…

MARC, *joueur* — Judith vous ici, qu'elle surprise !

DENIS — Ben voyons !

12
Au Bistrot
Antoine, Raoul.

ANTOINE — Vous en sortez, Raoul ?

RAOUL — A l'instant !

ANTOINE — Qu'est-ce que vous buvez ?

RAOUL — J'en ai déjà pris plein la lampe !

ANTOINE — Bon… Vous m'avez apporté l'article.

RAOUL — Ouais, *Bruit de papiers dépliés,* mais il manque une page, Antoine

ANTOINE — Donnez quand même.

RAOUL — On comprend sans cette page !

ANTOINE — Alors c'est un texte qu'il a publié du temps où il flirtait avec les Annonciamonlistes

RAOUL — Exactly !

ANTOINE — Ça me fait tout drôle.

RAOUL — Vous aussi !

ANTOINE — C'est comme si j'avais en main une photo de sa jeunesse.

RAOUL — Ah bon… Il y a un organisme de photocopies juste au coin de la rue.

ANTOINE — Vous êtes pressé ?

13

Dans la salle d'attente.
Judith, Nathalie, Clément, Marc, Zorphème.

MARC — Je ne vous ai pas vu l'aut'soir !

JUDITH — De quelle soir parlez-vous ?

MARC — Mais de ce dernier mardi, à 22 heures…

JUDITH — J'ai peur maintenant, le soir je rentre plus tôt.

MARC — Ah bon, j'me suis inquiété, j'croyais que

La porte de la salle d'attente est brutalement poussée. Le silence se fait aussitôt.

ZORPHEME, *brutal* — Allez, vous !

Sur le silence on entend des pas s'éloigner et la porte se refermer mollement. Denis suit Zorphème.

CLEMENT— Il m'a surpris.

NATHALIE — Il a dû entendre le brouhaha depuis son bureau.

JUDITH — Pensez-donc !

NATHALIE — Pas l'air dans son assiette, aujourd'hui…

JUDITH — Qu'est-ce que vous en savez ?

MARC — C'est la première fois que je vous vois ici.

NATHALIE — Moi aussi.

JUDITH, *bas* — Attention, Salon…

MARC — Y a longtemps qu'vous venez ?

NATHALIE — Et vous ?

MARC — Bien dit !

NATHALIE, *fébrile* — Ça n'en finit pas aujourd'hui ! Si j'attends encore, je serai obligée d'annuler.

JUDITH, — Hé ! Hé ! Hé !Toujours impatiente ! Vous faites tout dans l'urgence, comme ça ?

NATHALIE, *indignée* — Je vous interdit !

JUDITH — Fallait pas venir !

MARC — De quoi j'me mêle !

JUDITH — Je suis à l'origine de tout : du moindre tressaillement, de la plus petite foulure, des sons les plus intimes. Vous ne savez rien, mais moi, moi…

NATHALIE, — Vous n'avez rien de mieux à faire que de rester toute la journée chez le docteur.

CLEMENT, *bas* — Ne l'amenez pas sur ce terrain, on *n'en* sortira pas…

JUDITH — Explétif !

CLEMENT, *bas* — "Judith Explétif", qu'elle s'appelle…

JUDITH — Qu'est-ce que vous avez dit ? Dites un peu pour voir ! Vous êtes tous contre moi !

NATHALIE, — Ne lui répondez pas.

MARC — Au contraire !

14
Au Bistrot.
Antoine, Raoul.

ANTOINE — Raoul, les cassettes du dernier séminaire sont inaudibles.

RAOUL — Et pour cause, il n'a rien dit !

ANTOINE — Allons, allons ! On entend bien sa voix, des morceaux de phrases…, c'est la bande qui déconne.

RAOUL — AH ! C'est une Super Hight Chrome Position IEC 2, Type II, EQ

ANTOINE— Whaououou !

RAOUL — Sans rire !

ANTOINE — Mais alors racontez moi ce qu'il a prononcé !

RAOUL — Il a parlé du secret, du secret de Socrate, il a dit quelque chose comme…, "ce secret, Socrate l'a avoué. Mais ce n'est pas parce qu'on l'avoue qu'un secret cesse d'être un secret." Il se citait, je crois, non ? Qu'en pensez-vous Antoine ?

ANTOINE — Vous êtes sûr ?

RAOUL — Sur la tombe de mon père ! ! *Elevant la voix.* Garçon, vous nous remettez ça !

15
Dans la Salle d'attente.
Judith, Nathalie, Clément, Marc, Sylvia.

JUDITH, *emphatique et vociférante* — Coalition généralisée ! Horde de putschistes ! Analysants en déroute ! Parcellaire de l'annonciation ! A côté le monde s'est liquéfié en paroles et nous a donné de l'anamite séborrhée, du cache-misère, des oranges amères.

MARC, *en même temps* — Elle est partie.

CLEMENT, *en même temps* — Vous voulez dire qu'elle n'est jamais revenue.

JUDITH — Et puis maintenant, taisez-vous, faut vous mettre en l'état. Votre tour va pas tarder ! Ecoutez-moi, les enfants.

MARC — Oui Maman !

NATHALIE — Ah !

JUDITH, *toujours sur un ton "d'allumée"* — Elle en fait tomber son orange ! Ce qui échappe du corps. Ce qu'on lance par devers lui. Un morceau du sien, toujours…

La porte s'ouvre à nouveau.

SYLVIA — Vous allez cessé de hurler, Judith !

JUDITH — Ah Sylvia, taisez-vous ! Vous êtes à ma place, voleuse ! Mais j'vous lâcherai pas ! Tant que je vivrai !

SYLVIA — Vous avez su un jour où vous êtes… ?

JUDITH — Imposteuse !

MARC — Quand je vous entends gueuler dans cette salle d'attente, Judith, je rêve d'un contrat. Pfuit, plus de Judith, envolée !

SYLVIA — Ah, vous ! !

JUDITH — Un contrat ? Comme dans "Le Parrain" ? Personne ne m'aura ! Personne ! Je suis in-des-truc-ti-ble !

SYLVIA — Si vous continuez, j'appelle le Docteur !

JUDITH, *effrayée* — Vous n'allez pas faire ça !

SYLVIA — Je vais me gêner !

NATHALIE — Appelez-le !

JUDITH — Oh, vous !

SYLVIA — Judith !

Temps.

JUDITH, *dans un soupir* — Je sais ce qui vous préoccupe. Vous voulez attraper des bouts de réel mais vous n'y arrivez pas ! Je…, vous n'entendrez plus rien.

SYLVIA — J'espère ne pas être obligée de revenir !

La porte est claquée. Silence brutal.

NATHALIE, *d'un ton inquiet* — Dites-moi, Monsieur, est-ce que je peux passer avant vous.

MARC — Vous savez bien qu'ici, l'ordre de passage est mystérieux…

NATHALIE — Oui, mais aujourd'hui je lui demanderai…

MARC — Essayez, toujours…

NATHALIE — Vous savez qui est dedans ?

JUDITH, *marmonnant* — Dedans…, dehors…

CLEMENT — Rien ne dit qu'il reçoit encore…

NATHALIE, — Vous non plus, ça ne vous gène pas si je pense, heu pardon !, si je passe avant ? *Rire étouffé. Temps.* Comme je suis seule.

JUDITH — Tiens donc !

CLEMENT — Allez donc en toucher un mot à Sylvia.

NATHALIE — Non.

16
Au Bistrot.
Raoul, Antoine.

RAOUL — Il devient sourdingue, il n'entend plus très bien, surtout à la fin de la journée.

ANTOINE — J'veux jamais le soir !

RAOUL — Entre chien et loup…

ANTOINE — Il dit pas grand chose comment savoir si il entend encore ?

RAOUL — Je le sens, je ne sais pas comment dire mais je le sens…On peut l'excuser après toutes les conneries qu'il entend à la fin de la journée… Vous ne vous êtes pas rendu compte ?

ANTOINE, *indigné* — C'est vous qui n'avez rien compris ! Il n'est pas sourdingue, lui ! Il a fait semblant de pas entendre et t'a fait une interprétation, seulement TU ne veux pas l'entendre ! !

RAOUL — Allons bon.

ANTOINE — Qu'est-ce qu'on fait ici ?

RAOUL — Allons bon !

17

Dans la Salle d'attente.
Judith, Nathalie, Denis, Clément, Marc.

Silence lourd. Souffles hachés.

MARC *, amer* — Si on m'avait dit…

JUDITH — C'est pas dans les livres, ça ne peut pas !

MARC, *hors de lui* — Fermez-là ! !

JUDITH, — Je vous trouve très bandant depuis que vous venez, mais encore plus quand vous vous mettez en colère !

MARC — Elle déménage, l'Ex !

NATHALIE — Si ça pouvez être vrai ! !

JUDITH — Une affaire au lit, j'le parie sur ma…

MARC — Judith…

JUDITH — Je reviens.

Elle sort en chantonnant.

NATHALIE, — Ne lui répondez plus, vous voyez pas qu'elle est complètement folle. J'ai jamais compris comment il pouvait admettre en permanence cette femme.

MARC, *mystérieux* — Une histoire ancienne…

NATHALIE — Racontez…

MARC — Non.

NATHALIE — Allez.

MARC — Qui ne sait pas… ?

CLEMENT, *bas* — Elle, ici….

NATHALIE — Vous êtes cruels. Je suis de nature très curieuse.

MARC — "de nature"… Je vais vous expliquer… Radio-divan raconte que Judith est une de ses anciennes maîtresses. Mieux !, une de ses ex patientes.

NATHALIE — Quoi ? Mais je croyais qu'elle faisait comme nous.

PATRICIA — Pas du tout !

CLEMENT — J'ai une idée là-dessus.

Bruit de porte violemment ouverte, pas francs sur le parquet.

JUDITH — Vous parlez de moi, j'en suis sûre !

MARC — Ne recommencez ! !

JUDITH — Ouais, ouais. Vous profitez de mon absence mais j'ai tout entendu, TOUT ! Je sais tout ce que vous dites, ici et là-bas.

CLEMENT, *ironique* — Ah bon…

JUDITH, — J'ai installé des micros à la tête du divan. J'entends TOUT ! Je sais TOUT ce que vous racontez ! !

CLEMENT, *bas* — Plus de doute à avoir, elle bien fondue, l'Ex

18
Au Bistrot.
Antoine, Raoul.

ANTOINE — Mais enfin, il n'a pas à nous traiter de la sorte ! S'il est là c'est parce que nous avons besoin de lui. Mais si on n'était pas là, hein, dites-moi un peu ce qu'il ferait ? C'est insupportable qu'ils nous traitent, ainsi !

RAOUL — Mon cher je suis entièrement d'accord avec vous ! C'est intolérable !

ANTOINE — Hier, il m'a gardé moins de quatre vingt dix secondes !

RAOUL — Vous avez compté ?

ANTOINE — Je regarde ma montre juste avant d'entrer.

RAOUL, *sûr* — Il sait ce qu'il fait…

ANTOINE — Je sais ce que je paye ! Enfin…, je veux dire…, heu…Je sais que ce n'est pas une question d'argent…, mais enfin, tout de même…

RAOUL — Parfois, je me demande si je ne vais pas le quitter pour aller… Regardez qui passe devant la vitrine, mais c'est Zorphème !

Soudain, Zorphème ouvre la porte bar avec fracas, et lance.

ZORPHEME — Vous, venez !

Silence brutal dans tout le bar.

ANTOINE , *soumis*— Oui, monsieur…

Bruit de pas traînants…

RAOUL*, d'une voix caverneuse* — L'Analyste volant…

Sept notes de piano, frappées.

19

Sam dans la rue.

Il tourne les pages d'un livre, souffle, halète, puis s'arrête.

SAM — "C'est pas la peine de se débattre, attendre ça suffit, puisque tout doit finir par y passer dans la rue. Elle seule compte au fond. Rien à dire. Elle nous attend. Faudra qu'on y descende dans la rue, qu'on se décide, pas un, pas deux, pas trois d'entre nous, mais tous. On est là devant à faire des manières et des chichis, mais ça viendra."
Temps. *Il tourne encore des pages puis s'arrête et souffle sur la musique qui émerge…*

EDOUARDO — Vous êtes encore dans la rue, Sam.

SAM — Edouardo ! Je suis content de vous retrouver. Où aviez-vous disparu ?

EDOUARDO — Vous lisez pour vous entretenir, maintenant…

SAM — Juste un début, quelques mots en suspens…

EDOUARDO — Que cherchez-vous au juste ?

SAM — J'vous l'ai jamais dit ? La rue de Berlin, le cabinet du docteur Zorphème.

EDOUARDO — Ne plaisantez pas, je n'ai pas l'humeur à ça en ce moment.

SAM — Sans rire, Edouardo !

EDOUARDO, *bas, comme en lui-même* — C'est ça…, sans rire…

Les deux corps sont proches et en même temps on a l'impression qu'ils sont loin de tout, surtout d'eux-mêmes…
Les bruits urbains avalent lentement cette impression.

20

La salle d'attente.

Bruit de l'appareil. Et Judith qui vocifère.

JUDITH — Avec tous, j'en ferai un, avec tous j'en ferai un, avec tous j'en ferai un avec tous j'en…

Le bruit de l'appareil augmente puis décroît.
Silence.

FIN

© Bernard Obadia *Séances*, Radiophonie